

LA BATAILLE

DE

NORMANDIE





Arrobares

le 13 Mai 1963

Chmiss





Residencia
de Jóvenes

**LA BATAILLE
DE
NORMANDIE**

Exposition Permanente
du DÉBARQUEMENT
ARROMANCHES (Cdes)

LA BATAILLE DE NORMANDIE

(JUIN-AOUT 1944)



PAR LE CAPITAIN A. BARJAUD



BIBLIOGRAPHIE

Rapport du Général EISENHOWER :

Les opérations dans l'Europe du Nord-Ouest.

Rapport du Maréchal MONTGOMERY :

Les opérations dans l'Europe du Nord-Ouest.

Second report of the Commanding Général of the Army Air

Forces to the Secretary of War (Février 1945).

Rapport du Général Von LUTTWIG, Cdt la 2^e Pz S. S. Div.

(Annexe au rapport quotidien de l'Armée B - en date du 29 Août 1944).

Bulletins de renseignements du XV^e corps U. S. (Août 1944).

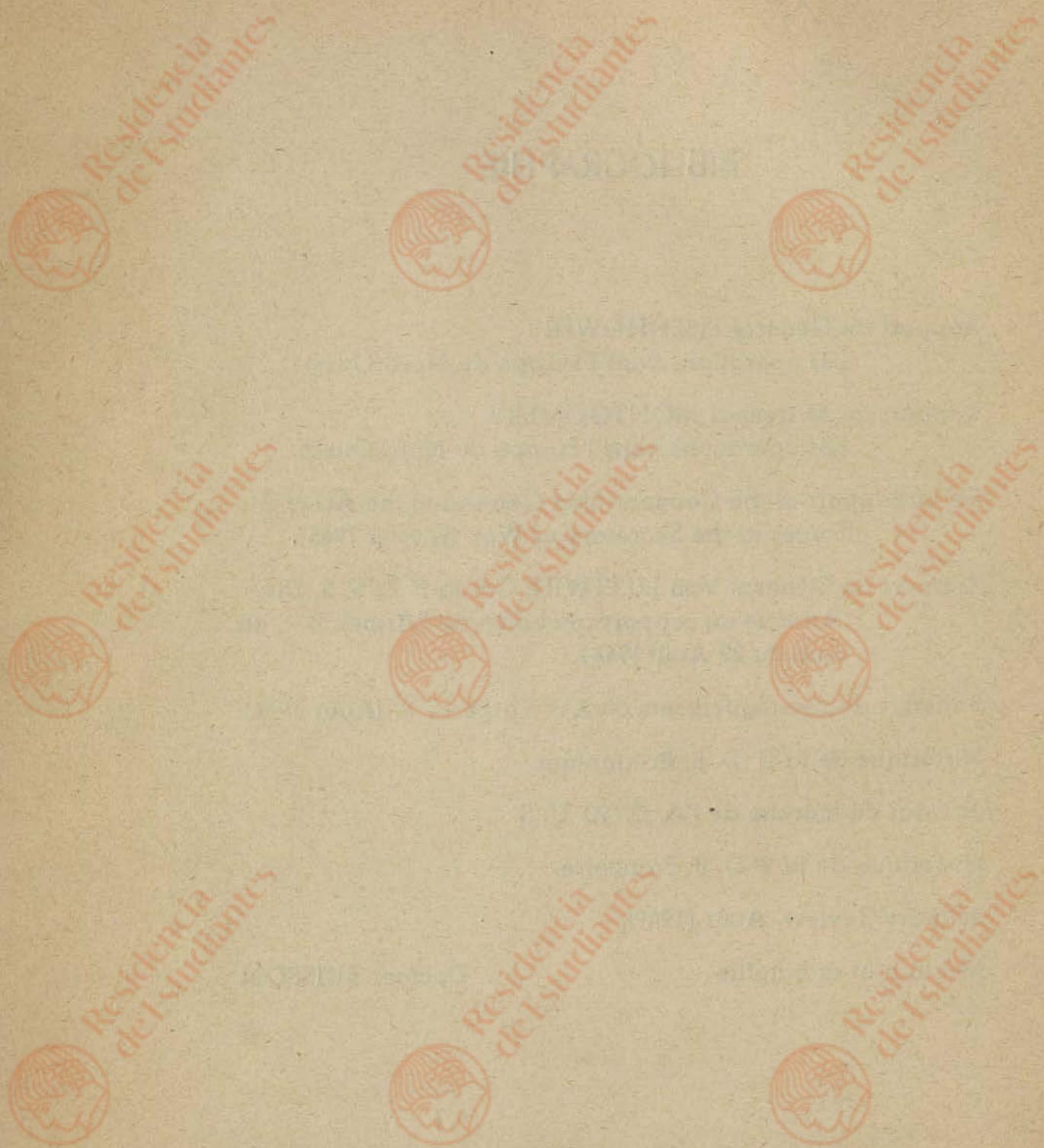
Historique de la II^e D. B. Britannique.

Journal de marche de l'A. D./90. U. S.

Historique de la 2^e D. B. Française.

Military Review. Août (1949).

Mortain et sa bataille Docteur BUISSON



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes



Residencia
de los estudiantes





Général EISENHOWER



Residencia
de los estudiantes

La Bataille de Normandie

Il ne peut être question, aujourd'hui encore, de donner une relation complète et définitive des événements qui se sont déroulés en Normandie pendant la période qui s'étend du mois de Juin au mois d'Août de l'année 1944. Un travail définitif ne pourra être entrepris que beaucoup plus tard, lorsque les Etats-Majors alliés et ennemis auront livré leurs archives et lorsqu'une étude approfondie en aura été faite. D'ailleurs, un exposé complet et détaillé sortirait des limites qui nous ont été fixées.

Toutefois, avant d'aborder l'étude des opérations militaires, il nous semble indispensable de rappeler, en quelques mots, le cadre général dans lequel elles se placent. La bataille de Normandie ne peut, en effet, être examinée comme un fait isolé : elle constitue une maille essentielle dans la chaîne des attaques prévues, préparées et déclenchées, une à une, contre l'Allemagne aux fins d'enlever au Haut-Commandement allemand sa liberté d'action.

L'Allemagne des premiers mois de l'année 1944 a déjà beaucoup souffert. Elle ne possède plus les moyens considérables dont disposait l'Allemagne victorieuse de 1941. Les effectifs de la Wehrmacht ont fondu dans les plaines russes et l'Allemagne compte dans ses pertes ses meilleurs soldats, ses meilleurs cadres, ses meilleurs spécialistes. Depuis un an, tout le territoire du Reich et celui des pays conquis sont soumis à un bombardement implacable qui amenuise, de jour en jour, la production des usines d'armement.

De plus, la guerre s'est rapprochée des frontières de l'Allemagne. Les armées soviétiques ont pénétré en territoire polonais et roumain. L'Etat-Major russe prépare deux nouvelles offensives en direction de la Lituanie et de la Prusse Orientale. Après une de ces périodes de calme qui précède les percées les plus foudroyantes, elles seront déclenchées le 23 Juin.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

En Italie, le 4 Juin, les Alliés sont entrés dans Rome. L'Armée allemande d'Italie est en retraite précipitée vers le Nord.

Enfin, l'Etat-Major allié multiplie ses avertissements aux civils français et belges qui sont invités à quitter la côte, à évacuer les points stratégiques et les grandes villes. Dans le même temps, des régions entières, surtout en France, tombent dans la dissidence. Les ordres du gouvernement de Vichy ne sont plus exécutés ; la désobéissance et la rébellion se répandent partout. Contre cette menace, la Wehrmacht est obligée de déployer des forces importantes. En Haute-Savoie, en Dordogne, dans la Creuse, la répression allemande prend des formes sauvages.

Le moment semble bien venu de l'ouverture d'un autre front en Europe. Attendre davantage serait faire le jeu de la propagande allemande qui exploite habilement les souffrances que supportent les populations des régions bombardées. Ce serait aussi décevoir l'attente de l'allié russe qui supporte depuis trop longtemps le poids principal de la lutte.

L'attaque contre la « forteresse Europe » doit donc, absolument, être déclenchée. Et elle doit, absolument, réussir. Un échec allié serait douloureusement ressenti et ses conséquences en seraient incalculables. Pour cette raison, l'Etat-Major allié, par une préparation longue et minutieuse a vraiment réduit au minimum la part laissée au hasard.

Aussi, dans cet exposé, une place importante a-t-elle été faite aux préparatifs alliés. Nous croyons, en effet, que le sort de l'opération ne s'est pas joué seulement dans la plaine normande, mais sur les mers, sur les chantiers navals, dans les ateliers, sur les terrains d'exercice... Les grandes Unités qui ont été engagées peuvent, en quelque sorte, être considérées comme la tête d'un bâlier dont la masse était constituée par le labeur de plusieurs millions d'hommes.

Devant cette menace qui, de jour en jour, se précise, le Haut-Commandement allemand n'est pas resté inactif. Mobilisant, à son profit, l'économie des pays conquis, il a tenté de transformer l'Europe occidentale en un vaste camp retranché dont les ouvrages bétonnés sont encore visibles sur les rivages de la Mer du Nord, de la Manche et de l'Océan.

Les Défenses Allemandes

Pourtant, les touristes qui parcourent le littoral normand, sont déçus bien souvent, par ce qu'ils aperçoivent des vestiges du « Mur de l'Atlantique ». Ils ne trouvent, par endroits, que de rares blockhaus vides dont l'aspect n'a rien de commun avec celui des ouvrages pompeusement décrits par la propagande allemande dans ses émissions de radio, ses brochures et ses films.

Certes, le « Mur de l'Atlantique » a existé sous cette forme ; mais pas partout. Le Commandement allemand ne pouvait songer à réunir les moyens et à immobiliser les effectifs nécessaires à l'équipement luxueux d'un front de mer dont le développement, des côtes de Norvège au Golfe de Gascogne, atteignait 2.000 km. Il lui fallait respecter le principe de « l'Economie des Forces », c'est-à-dire doser les moyens de défense selon l'importance attachée aux différents secteurs et aux différents points du littoral.

En cela, le Haut-Commandement allemand avait raisonnable d'une façon fort logique. Il avait admis la possibilité d'un débarquement ; mais il était persuadé de ce que l'alimentation de la bataille ne pouvait être assurée qu'après la conquête d'un grand port. Aussi avait-il accumulé les moyens de défense autour des grands ports tandis que certaines zones étaient à peu près privées de défenses permanentes. Ce sont celles dont l'accès était rendu difficile par la configuration ou la nature du littoral, par l'éloignement des bases ou celles dont la situation ne se prêtait pas à l'exploitation d'un succès initial.

La véritable mission du « Mur de l'Atlantique » n'était donc pas de s'opposer à un débarquement de vive force de quelque importance mais de donner au Commandement allemand le temps nécessaire à l'engagement de ses réserves, réserves locales ou réserves stratégiques. En somme, la Fortification ne représentait qu'un élément de la défense allemande qui reposait :

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

- sur un système continu et permanent de guet ;
- sur des organisations littorales ;
- sur le jeu des réserves puissantes maintenues dans le voisinage des points sensibles ou des grands axes de communication.

Le Guet

Le guet était assuré, d'abord, par des patrouilles aériennes et navales, qui surveillaient les mouvements des navires autour des ports anglais. Mais le commandement allemand avait mis en place, sur le littoral, un réseau d'observation puissamment doté en moyens de transmissions rendant très difficile, sinon impossible, l'approche de la côte pendant le jour. Les postes de surveillance, munis de projecteurs étaient, de place en place, renforcés d'appareils de détection électro-magnétique. Toutefois, ce matériel ne possédait ni la portée, ni la précision, de celui qui était utilisé par les formations alliées. Dès 1942, le Haut-Commandement allemand, l'estimant au point, avait décidé sa construction en grandes séries et utilisé à d'autres tâches le personnel spécialiste qui l'avait conçu. En 1944, les radars allemands du littoral étaient susceptibles, certes, de déclencher une alerte mais offraient de magnifiques objectifs aux coups de l'aviation alliée.

Les Défenses

L'obstruction du littoral, dans son ensemble, était continue ; des défenses accessoires très denses, avaient été mises en place dans toutes les zones favorables à des opérations de débarquement.

En-dessous de la laisse de basse-mer, des mines avaient été mouillées : mines à orin, mines magnétiques et même mines terrestres fixées à des supports en cornières. Au-dessus, les plages avaient été « truffées » de mines anti-chars et anti-personnel ainsi, d'ailleurs, que les routes qui en assuraient le débouché.

Partout, des réseaux de fils barbelés augmentaient le rendement des armes de la défense.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Celles-ci étaient groupées dans des points d'appui dont le développement, en général, n'était pas considérable : ils mesuraient, dans leur plus grande dimension, trois à quatre cents mètres. Leur intervalle, selon le terrain et le prix qui lui était attaché, pouvait varier de 500 à 3.000 mètres.

L'armement essentiel de ces points d'appui était constitué par des pièces d'artillerie disposées de façon à battre les intervalles et placées presque toujours sous béton. Mais, en 1944, ces blockhaus n'avaient pas reçu leur armement définitif ; ils étaient armés de matériels disparates et mal adaptés à leur mission : canons de campagne de 75 et de 105, canons lourds de 88, canons de 150 bi-flèches. Beaucoup de casemates n'avaient pas encore reçu les masques en acier destinés aux embrasures et les servants des pièces n'étaient protégés ni contre les coups directs, ni même contre le souffle des projectiles éclatant à proximité.

Bien entendu, ces « blocs-canons » étaient couverts par le feu d'armes légères et lourdes d'infanterie, installées dans des organisations de campagne ou dans des maisons fortifiées. Dans leur voisinage, des groupements d'armes anti-aériennes de petit calibre étaient susceptibles d'intervenir avec un rendement acceptable contre les avions volant aux petites et moyennes altitudes.

Les organes de guet, et, plus spécialement, les installations de détection électro-magnétique, étaient inclus dans les points d'appui.

Plus en arrière, à une distance de 4 à 8 kilomètres, des points d'appui isolés avaient été mis en place. Certains d'entre eux étaient installés dans les villages où cantonnaient les réserves locales, d'autres couvraient les positions de l'artillerie de campagne. Mais, de loin en loin, surtout dans le voisinage des estuaires ou des ports, des centres de résistance puissants, étaient susceptibles de prendre à partie une flotte d'invasion et, dans une certaine mesure, de jouer le rôle d'une ligne d'arrêt.

L'intérieur du pays était faiblement organisé. Certes, tous les cantonnements étaient aménagés en points d'appui et, autour d'eux, les itinéraires étaient interceptés par des barrières anti-chars et des barrages de mines. Les ouvrages importants étaient gardés et les zones se prêtant à la réception des troupes aéro-portées étaient surveillées, minées, hérisseées parfois de pieux plantés en terre et de fils barbelés. Enfin, les postes de commandement des grandes unités étaient abrités dans des ouvrages sérieux, eux-mêmes couverts par des points d'appui.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Mais, dans son ensemble, sauf dans le voisinage des « Points sensibles », le dispositif allemand manquait de profondeur. Les centres de résistance de deuxième échelon étaient peu nombreux ; isolés, ils pouvaient être facilement débordés s'ils n'étaient soutenus, en temps utile, par des troupes de campagne.

Les Réserves

La défense allemande, en effet, reposait surtout sur l'emploi des réserves.

Depuis l'hiver 1942-43, Hitler avait reconnu l'importance du « front Ouest » et manifesté sa volonté de rejeter à la mer ou de détruire tout élément allié ayant pris pied sur le littoral. Réduit à la défensive sur le front oriental, le Commandement allemand n'avait cessé d'accroître les effectifs mis à la disposition de Von Rundstedt. En mai 1944, 64 Divisions étaient stationnées en Hollande, Belgique et France ; elles entraient dans la composition de quatre armées.

Le Général Rommel, qui commandait le groupe d'Armées « B » disposait d'une quarantaine de divisions — dont 6 Panzer — avec :

- la 15^e Armée, entre l'Escaut et la Seine,
- la 7^e Armée, entre la Seine et la Loire.

Plus au Sud, le groupe d'Armées « G », du Général Blascowitz tenait le littoral atlantique avec la 1^{re} Armée, et la Côte de Provence avec la 19^e Armée.

Les grandes Unités qui étaient chargées de la défense de la « Forteresse Europe » étaient pour la plupart, des divisions « de défense du littoral » d'une valeur militaire très discutable : leur personnel appartenait aux classes âgées ou très jeunes et, pour une fraction importante provenait des territoires annexés ou conquis. Mais, parmi elles, on relevait la présence de quelques unités d'élite :

- 11 Panzerdivisionen
- 4 Divisions de panzergrenadieren
- 2 Divisions aéro-portées
- 2 Divisions de parachutistes.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Il est intéressant de relever que les deux tiers des unités maintenues en réserve étaient au cantonnement, à moins de 100 kilomètres des côtes. Et, faisant partie de ces réserves, 4 panzerdivisionen et 5 Divisions de panzergrenadieren se trouvaient en arrière du littoral normand. D'autres groupements d'intervention étaient situés :

En Belgique, avec une Panzerdivision,
Au Nord de la Seine, avec deux Panzerdivisionen,
Aux abords de Saint-Nazaire, avec une Panzerdivision,
Aux environs de Bordeaux, avec une Panzerdivision,
Sur le littoral de Provence, avec une Panzerdivision.

Bien entendu, des plans de transport étaient prévus pour concentrer rapidement les grandes unités réservées sur les points menacés. Mais les itinéraires routiers ou ferrés qu'elles pouvaient emprunter devaient obligatoirement franchir de grandes coupures : Escaut, Somme, Seine, Loire, Garonne sur lesquelles les points de franchissement se trouvaient généralement en nombre assez réduit.

Les Préparatifs Alliés

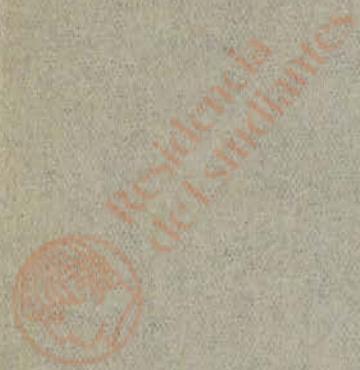
La répartition des réserves allemandes indique bien l'attention que le Haut-Commandement allemand portait au littoral normand. C'est que le choix des Alliés n'était pas illimité, pas plus que ne l'était celui d'Hitler lorsqu'il songeait, en 1940, à un débarquement en Angleterre.

Sur l'immense façade qu'occupaient les forces allemandes, la côte française de la Bidassoa à la Bretagne était trop excentrique. Elle était à la fois trop éloignée de la base de départ probable et trop éloignée de l'objectif à atteindre, **le territoire allemand**. Une descente au Danemark ne pouvait être envisagée en raison de l'éloignement des côtes anglaises, malgré la proximité de l'objectif à atteindre. Enfin, un débarquement sur les côtes de Provence, en partant de l'Afrique du Nord et des îles méditerranéennes n'était susceptible, par lui-même, d'aucune exploitation de grand style ; il aurait seulement fixé de nouvelles forces allemandes et n'aurait correspondu en somme, qu'à une extension du théâtre d'opérations d'Italie.

La recherche des plages de débarquement se limitait donc, vers le Nord, aux bouches de l'Escaut et vers le Sud, à la baie de Saint-Malo — c'est-à-dire, en examinant le problème d'un autre point de vue, à un ensemble de rivages susceptibles d'être survolés, avec un rendement acceptable, par des escadres d'avions de chasse basées sur les terrains du Sud de l'Angleterre.

Le choix de la zone de débarquement

Au centre de cette région, tout l'espace compris entre la baie de la Seine et Dunkerque ne pouvait convenir. Le littoral est bordé de hautes falaises ou couvert de profonds marécages et ne pouvait se prêter au déchargement du matériel lourd. Il restait seulement deux zones utilisables, de chacune 200 à 250 kilomètres de front : le littoral des Flandres et la Côte Normande.









« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Or, les Flandres étaient bien défendues. La proximité du sol anglais rendait la surveillance allemande plus active et plus difficile la protection des bases. D'autre part, le seul port important de la région était celui de Dunkerque, port artificiel, donc facile à mettre hors d'usage par un défenseur l'estimant menacé. Enfin, le littoral est rectiligne ; il rendait donc difficile la réduction des centres de résistance par des concentrations de l'artillerie navale. Pour toutes ces raisons, l'étude d'un débarquement dans les Flandres ne fut pas poursuivie malgré l'avantage qui pouvait être retiré de la proximité des bases de départ et du peu d'éloignement des centres vitaux de l'économie allemande.

Le littoral normand offrait, lui aussi, des plages nombreuses propices à l'arrivée des navires d'assaut. Mais il semblait moins défendu et sa situation entre les deux grandes coupures de la Seine et de la Loire devait en permettre un facile isolement. De plus, l'exploitation vers le Nord et vers l'Est d'un succès initial permettait d'atteindre rapidement la Capitale Française et la Basse-Seine, menaçant ainsi les communications des forces allemandes installées dans le Sud-Ouest de la France et les forçant à un repli, surtout — et ce sera le cas — si une intervention se produit en même temps sur le littoral méditerranéen.

Enfin, le Cotentin, par ses formes extérieures, se prêtait à la pose d'un « garrot » isolant Cherbourg. Et, après sa conquête, Cherbourg port en eau profonde, pouvait être utilisé pour l'alimentation de la bataille, même après destruction de ses installations portuaires. Quant à l'arrière pays, très couvert, il offrait de larges possibilités pour l'établissement d'une tête de pont.

C'est donc sur la côte normande que se fixa définitivement, en 1943, le choix de l'Etat-Major « des opérations combinées ».

Les plans de l'E. M. allié

Cet organisme, déjà, possédait des méthodes bien au point. Depuis sa fondation, qui datait de 1941, il avait pu se livrer à des expériences dont l'amplitude, toujours, alla en croissant. En Mars 1941, les premiers « Coups de main » avaient été tentés sur les îles Lofoten et sur la Côte de Cyrénaique.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

En Mars 1942, des groupements spéciaux s'étaient attaqués aux installations allemandes de Norvège et, en particulier à une fabrique d'eau lourde gênant ainsi les chercheurs allemands dans leurs essais de désintégration de la matière. A la même époque, au prix de lourdes pertes, la marine britannique avait exécuté un coup de main hardi sur la base de Saint-Nazaire, dans le but d'enlever aux Allemands l'utilisation de la seule forme de radoub susceptible de recueillir le navire de ligne Tirpitz, gravement avarié.

En Mai 1942, l'Etat-Major des opérations combinées avait dirigé l'enlèvement de la base de Diego-Suarez et, en Août 1942, la coûteuse « expérience » de Dieppe. Enfin, en 1943, le Haut Commandement avait pu retirer des débarquements réussis en Sicile et en Italie de nombreux et précieux enseignements.

Aussi, dès les premiers mois de l'année 1943, le plan d'attaque de la Normandie fut-il repris, remanié et, surtout agrandi. Les expériences précédentes avaient bien montré la nécessité d'une préparation très poussée, de la réalisation d'une forte densité en effectifs et moyens de feu et, par dessus tout, de la mise en place et du **maintien d'une formidable couverture aérienne**.

Le 12 Février 1944, les Etats-Majors alliés, en confiant la direction suprême des opérations en Europe au Général Eisenhower, arrêtèrent définitivement les grandes lignes du plan d'invasion.

Celui-ci prévoyait :

- un débarquement sur les plages du Calvados et de la partie Sud-Est du Cotentin,
- une poussée vers l'Ouest afin d'isoler Cherbourg et d'amener sa chute.
- la conquête d'une tête de pont dans laquelle seraient débarqués le matériel et les effectifs nécessaires à une opération décisive.
- la percée des positions allemandes et une exploitation vers l'Est ou vers le Sud suivant les réactions du Commandement allemand.

Au Général Eisenhower était adjoint l'Air-Marshall anglais, Sir Arthur Tedder. Les forces navales d'invasion étaient mises aux ordres de l'Amiral britannique Ramsay, tandis que, pour la première partie de l'opération, le Général Montgomery decevait le commandement de l'ensemble

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

des forces terrestres. L'aviation tactique était placée sous la direction de l'Air-Marshall anglais Sir Leigh Mallory, tandis que l'aviation stratégique était dirigée par le Général Spaatz.

C'est le Général Montgomery qui fit porter de trois à cinq le nombre des grandes unités chargées de mener l'assaut. A ces cinq divisions de premier échelon — trois britanniques et deux américaines — furent attribués cinq ensembles de plages d'un développement total de 20 à 25 kilomètres.

La 3^e Division britannique devait aborder à Ouistreham.

La 3^e D. I. canadienne, vers Langrune et Courseulles.

La 50^e Division britannique vers Asnelles et Arromanches.

Les deux divisions du V^e Corps américain (1^{re} et 29^e) devaient débarquer vers Vierville et Colleville.

Dès leur regroupement, ces grandes unités devaient pousser en direction du Sud. Il était nécessaire, en effet, de conquérir et de conserver une ligne passant par Saint-Lô, Caumont, Tilly-sur-Seulles et les hauteurs au Sud de Caen.

Dans la tête de pont ainsi constituée devait être débarqué sans retard le matériel lourd destiné à l'attaque de Cherbourg et à l'équipement du front.

D'autre part, l'intervention d'éléments aéroportés était prévue sur les flancs de la zone attaquée, afin d'en assurer la couverture. D'autres éléments devaient être parachutés sur les arrières de la position allemande afin d'y remplir des missions de sabotage et de harcèlement.

Dans le secteur britannique, la 6^e Division aéroportée devait s'emparer des aérodromes et des terrains découverts de la région de Caen — de Carpiquet en particulier. — Elle devait, d'autre part, réduire les batteries de Merville, particulièrement dangereuses pour la 3^e Division britannique dont elles prenaient les plages d'enfilade. Enfin, elle devait constituer et tenir une tête de pont à l'Est de l'Orne, entre Caen et la mer.

A l'autre extrémité du théâtre d'opérations, le Haut-Commandement allié avait prévu l'intervention des 82^e et 101^e Divisions aéroportées américaines dont la mission essentielle était de s'emparer des aérodromes — dont celui de Lessay.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Enfin, le recueil des éléments aéroportés devait être tenté. A cet effet, des commandos anglais et canadiens devaient aborder entre les estuaires de l'Orne et de la Dive. Et, à l'Ouest, des éléments de la 4^e Division américaine devaient débarquer sur les rivages du Cotentin, aux abords de Varreville et marcher en direction de Sainte-Mère-Eglise.

Les préparatifs matériels

La préparation de la bataille demandait, du point de vue matériel, un effort considérable. Il était nécessaire, en effet, de réunir de nombreuses grandes unités et de les placer à l'entraînement dans des conditions semblables à celles qu'elles pourraient rencontrer sur les côtes françaises. Et l'exiguïté des terrains disponibles en Angleterre rendait le problème bien difficile. Il fallait envisager, également, le transport de ces troupes et de leur matériel à travers la Manche, donc prévoir le rassemblement, en temps utile, d'une énorme flotte d'invasion.

Mais, surtout, un débarquement de vive force d'une telle envergure demandait la conception, la mise au point et la fabrication en grande série de matériels nouveaux que les formations alliées ne possédaient pas encore. Certes, les forces navales devaient intervenir avec leurs navires de tous types allant du cuirassé à la vedette rapide, mais, auparavant, il était nécessaire de doter les navires de ligne, les monitors et les croiseurs de projectiles variés bien différents de ceux qui sont couramment utilisés dans les rencontres sur mer. D'autre part, les chantiers avaient entrepris la construction de navires spécialisés d'un modèle absolument nouveau : navires de D.C.A., navires d'appui destinés à la neutralisation des défenses littorales et portant des canons automatiques, des mitrailleuses lourdes ou, même, un nombre impressionnant (de plusieurs centaines à plusieurs milliers), de tubes lance-fusées d'un calibre de 105, de 120 et de 150. Enfin, d'autres bâtiments avaient été conçus afin de transporter, dans les meilleures conditions possibles, les éléments d'assaut, les troupes de deuxième échelon et le matériel lourd. A tout cet arsenal venaient s'ajouter les véhicules amphibiens tels les « Chars DD » et les camions-navires « Duck ».

Il est bien difficile, évidemment, de chiffrer en dollars et en tonnes la somme de tous les efforts qui permirent la réalisation du programme de fabrication imposé par le Commandement. Mais quelques détails permettent

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

de juger de leur ampleur. En 1944, un million d'ouvriers travaillaient, aux Etats-Unis, dans les entreprises chargées de la construction des navires spéciaux de débarquement. Et la construction de ces derniers a été poursuivie à un rythme vertigineux ; en 1940, les marines anglaises et américaines ne possédaient que 130 « chaloupes » de débarquement ; en 1944, elles pouvaient disposer de 23.000 « navires spéciaux » de types variés et bien adaptés à leur emploi. — Ce nombre, en 1945, atteindra 60.000 !

La destruction de l'Aviation allemande

Du point de vue stratégique, les opérations de préparation à la bataille de Normandie commencèrent de nombreux mois avant le fameux jour « J ». Evidemment, dès 1942, l'arrivée des énormes quantités de matériel fournies par les Etats-Unis et par le Canada fut subordonnée au gain de la victoire de l'Atlantique. Mais la véritable opération préliminaire fut la réduction des forces aériennes allemandes à un niveau tel qu'elles ne puissent, à aucun moment, espérer reprendre la maîtrise de l'air.

Depuis le 17 Août 1942, l'aviation américaine avait relayé l'aviation britannique dans la démolition systématique des centres vitaux de l'économie allemande. Dès la fin de 1942, les ateliers de construction aéronautiques, les centres d'essais, les fabriques de matériel de précision, les usines de fabrication de carburants de synthèse avaient été durement touchés. Aussi reconnaissant le danger que constituaient le développement de l'aviation lourde américaine et la conversion de la R.A.F. aux bombardiers lourds, le Commandement allemand avait-il décidé de protéger son industrie aéronautique. De nombreux canons anti-aériens furent placés autour des points sensibles, à la défense desquels devaient participer également des essaims de chasseurs. Le plan allemand était de quadrupler la production d'avions de chasse et pendant l'hiver 1943-44, à la faveur du mauvais temps qui gênait les opérations aériennes, la Luftwaffe s'accrût de façon alarmante.

Toutefois, la création du Commandement des « Forces aériennes stratégiques pour l'Europe » permit aux bombardiers alliés d'intervenir avec un bien meilleur rendement. Du 20 au 25 Février 1944, en particulier, tous les centres aéronautiques du Reich furent attaqués par des formations de 1.500 à 2.000 bombardiers lourds travaillant, « en navette », entre les

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

terrains d'Angleterre, d'Italie du Sud et d'Ukraine. Les résultats atteints pendant ces cinq journées furent décisifs et changèrent la formule de la lutte aérienne. A partir de ce moment, la Luftwaffe, transformée en **arme défensive** d'une efficacité d'ailleurs douteuse, n'accepta plus le combat que lorsqu'elle fut certaine de remporter un succès local.

Dès lors, la carence de l'aviation de défense allemande laissa la voie libre aux chasseurs d'escorte alliés qui agirent pour leur propre compte. Ils s'attaquèrent, en territoire allemand, aux objectifs de petite surface, aux casernes, aux installations des camps d'instruction, aux batteries de D.C.A., aux postes d'aiguillage et, surtout aux locomotives. A partir du mois d'Avril, les « Lightning P 38 » agirent, à la bombe légère, sur les ponts et les entrées des tunnels. Enfin, dès le début du mois de Mai, l'aviation alliée fut engagée dans une offensive sans merci contre les raffineries de pétrole et les usines d'essence synthétique. Brux, Mersebourg, Bohlan, Zeitz, Lutzkendorf furent écrasés le 12 Mai. Le 28 Mai, l'attaque fut reprise par 1.800 bombardiers lourds, tandis que, d'Italie, la 15^e Armée aérienne attaquait les raffineries roumaines de Ploesti. La Luftwaffe, exsangue, ne se montra pas. La condition préalable à un débarquement d'envergure était donc réalisée.

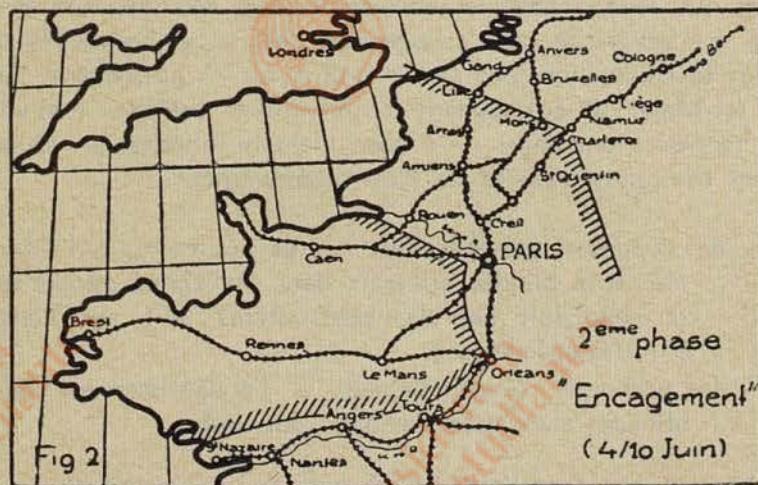
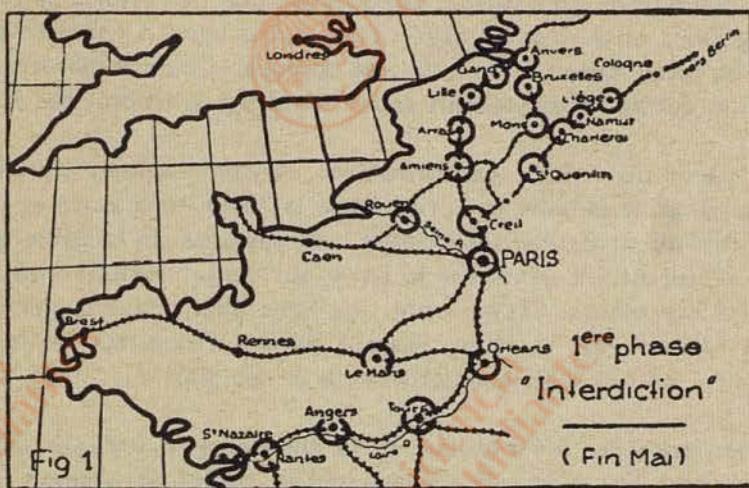
L'encagement de la zone de bataille

L'état de paralysie dans lequel avait été placée l'aviation de chasse allemande permettait de passer à la préparation directe de l'offensive alliée.

Dès le 1^{er} Mai, l'aviation tactique alliée était intervenue, des Pays-Bas aux Pyrénées sur tous les objectifs justiciables de ces armes : aérodromes ennemis, noeuds de voies ferrées, transports routiers, batteries côtières. Equipées d'appareils rapides et fortement protégées, les escadres alliées pouvaient défier toute interception.

Vers le 15 Mai, tous les grands centres ferroviaires des territoires occupés furent atteints : Liège, Namur, Charleroi, Mons, Anvers, Bruxelles, Gand, Lille, Arras, Amiens, Saint-Quentin, Creil, Rouen, Paris, Orléans, Le Mans, Tours, Angers, Saint-Nazaire. Toutefois, aucun indice, dans la réalisation de cette « interdiction » à grande échelle, ne permettait au Commandement allemand de déterminer la zone dans laquelle l'assaut serait lancé. (Fig. 1).

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »



« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Dans les derniers jours du mois, l'aviation tactique mit hors d'usage tous les principaux passages de la Seine en aval de Paris isolant ainsi l'une de l'autre les deux régions du Nord et de la Normandie. L'indétermination fut donc maintenue. Bien mieux, la concentration des efforts aériens sur la région du Nord et la mise en place d'une autre ligne d'interdiction sur les passages du canal Albert et de la Meuse donna au Commandement allemand l'impression que le débarquement serait tenté sur le littoral des Flandres.

A partir du 4 Juin, les formations aériennes alliées commencèrent à isoler la zone de bataille comprise entre la Seine et la Loire et une ligne allant sensiblement de Paris à Orléans. Les passages de la Seine ayant été détruits, ce furent les ponts sur la Loire qui furent surtout visés. L'encaissement fut complété à l'Est suivant une ligne allant de Beaugency, sur la Loire, à Mantes, sur la Seine, laissant Paris à l'extérieur de la zone et rendant ainsi inutile le bombardement de la capitale (Fig. 2).

Bien entendu, à l'intérieur de la zone ainsi « encagée », tous les itinéraires, tous les points de passage obligé furent activement surveillés et battus. Aucun déplacement important ne put être entrepris pendant le jour et, pratiquement, cette paralysie qui faussait le jeu de la défense allemande fut rendue absolue par l'application des dispositions du plan « Tortue », c'est-à-dire par l'engagement des Forces Françaises de l'Intérieur dont le commandement venait d'être confié au Général Koenig. Le Grand Etat-Major allié craignant l'intervention presque immédiate des réserves tactiques ennemis — à base d'engins blindés — demanda aux formations françaises, dans le cas d'un débarquement :

- de s'opposer, pendant huit heures au moins, à l'irruption des éléments blindés ennemis dans les zones de débarquement et cela, soit par des obstructions, soit par l'engagement d'unités spécialisées.
- de participer éventuellement à l'anéantissement des unités blindées allemandes pendant leur repli.

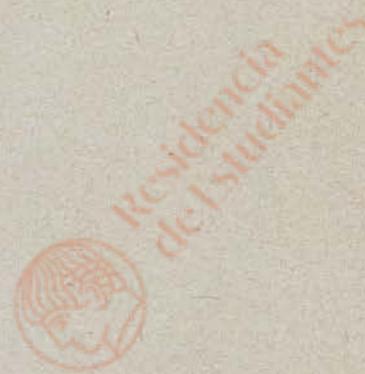
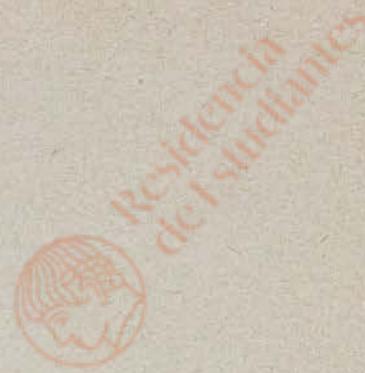
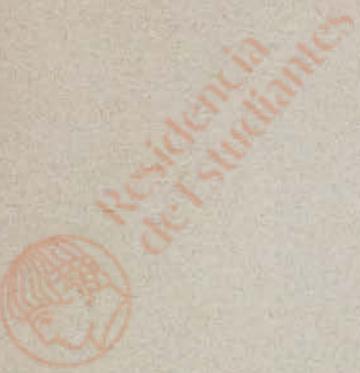
Mais en attendant l'ordre d'attaque, des équipes s'attaquèrent aux communications ferroviaires, routières, fluviales, aux lignes télégraphiques et téléphoniques, coupant virtuellement toutes les grand'routes et en particulier, celles qui mènent de France en Belgique, en Allemagne et en Italie.







Marechal MONTGOMERY



« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Bien entendu, les Forces Françaises participèrent activement à la recherche du renseignement. Les embouteillages déterminés par les coupures d'itinéraires furent signalés sans délai aux escadrilles de bombardement et pris à partie par celles-ci le plus rapidement possible.

Ces harcèlements continuels contribuèrent à créer chez les combattants allemands un sentiment de perpétuelle insécurité.

Dès le début du mois de Juin, le Commandement allemand et les populations des régions occupées se rendirent bien compte de la proximité de l'assaut. Pourtant, le Haut-Commandement allié hésitait encore...

La détermination du jour J

C'est que la date du 5 Juin avait été primitivement fixée. Mais les prévisions météorologiques n'étaient pas favorables. Il fallait s'attendre à des vents violents gênant les troupes aéroportées dans leur arrivée au sol et les bateaux d'assaut dans leur progression vers la côte. Le débarquement fut donc reporté au 6 Juin. Il était difficile d'en ajourner davantage l'exécution car la date avait été choisie en fonction des phases de la lune et il eût été nécessaire, alors, d'attendre plusieurs semaines. La neutralisation aérienne, obtenue à grands frais, aurait dû être recherchée à nouveau... D'autre part, l'effet moral d'un ajournement eût été considérable. La propagande allemande l'eût exploité surtout dans les régions où les populations civiles avaient été durement touchées. Enfin, une offensive des armées soviétiques étant prévue pour le 23 Juin, il était bien difficile de retarder l'ouverture de ce second front si longtemps attendu...

D'ailleurs, le 4 Juin, une partie de la flotte d'invasion avait pris la mer. Dans les ports les troupes déjà embarquées étaient consignées à bord. La conservation du secret était à la merci d'un seul observateur allemand.

La décision qui devait être prise était lourde de conséquences, aussi bien dans le domaine militaire que dans le domaine politique. Elle pouvait mettre en jeu sinon le sort de la guerre du moins sa durée.

Le 5 Juin, à 04 h. 00, le Général Eisenhower se détermina enfin à fixer définitivement au 6 Juin la date du débarquement.

Le Débarquement

L'attaque

Le premier épisode du débarquement est caractérisé par le « droppage » de trois divisions aéroportées venues d'Angleterre par avions et planeurs. A cette opération, la plus vaste de ce genre jamais encore exécutée, participent 1 662 avions et 512 planeurs du 9^e Groupe de transport américain et 773 avions et 358 planeurs des 38^e et 46^e Groupes de la R.A.F.

Elle est tentée dans la nuit du 5 au 6 Juin, par clair de lune.

A l'Est, la 6^e Division aéroportée britannique est « lâchée » dans la région de Caen. Sa mission est de couvrir le flanc gauche des opérations de débarquement et de saisir les aérodromes de la région. Son intervention est préparée par l'envoi de petites embarcations portant des appareils de radio-guidage et par la descente de groupes de parachutistes chargés de « nettoyer » les terrains choisis pour l'atterrissement des planeurs.

Deux bataillons de parachutistes chargés de retarder les mouvements des réserves ennemis sont lancés sur les crêtes séparant les vallées de la Dive et de l'Orne. Le 1^{er} Bataillon canadien vers Pétiville, le 8^e Bataillon britannique vers Troarn. En même temps, les 7^e et 12^e Bataillons se rendent maîtres des passages de Ranville et Benouville et établissent une tête de pont sur l'Orne.

A l'Ouest de Caen, des parachutistes descendent sur l'aérodrome de Carpiquet. D'autres pénètrent dans la ville et se dirigent vers les ponts sur l'Orne.

Enfin, vers 09 h. 00, les batteries de Merville, qui se révèlent gênantes par leur action sur les plages, sont réduites, non sans difficulté et sans grosses pertes, par des éléments du 9^e Bataillon déposés dans leur voisinage par des planeurs.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

En somme, l'opération se présente favorablement. La surprise tactique est obtenue. La première réaction ennemie ne se produira pas avant midi. Il semble que le Commandement ennemi ait été considérablement gêné par la diversion constituée par le lancement, à l'Est de l'Orne, de milliers de parachutes supportant des mannequins bourrés de paille... et d'explosifs.

A l'autre extrémité du théâtre d'opérations, vers la base de la presqu'île du Cotentin, la réussite est moins complète. Les 82^e et 101^e Divisions aéroportées américaines viennent d'être engagées. Mais la rencontre d'une situation atmosphérique défavorable et un certain nombre d'erreurs ont conduit à la dispersion et à la perte d'une grande partie de leur matériel. Les planeurs qui arrivent dans le courant de la journée subissent également, du fait de l'ennemi, des pertes considérables.

La 101^e D.A.P. ayant pris pied à l'Ouest de Varreville pousse vers le Sud en direction de Carentan. La 82^e D.A.P. qui, rapidement, obtient le contact avec les éléments débarqués par mer, fait face à l'Ouest, afin de s'opposer au mouvement des réserves ennemis dans la péninsule du Cotentin (x).

Ces grandes unités sont fortement éprouvées. Certains de leurs éléments ont atterri dans les zones que les inondations tendues par la défense allemande ont transformées en marécages. Partout, elles ont été accueillies par le feu des points d'appui. Mais leur intervention a permis le débarquement des éléments américains les plus à l'Ouest dans une relative sécurité.

Dès l'aube, en effet, l'assaut a été déclenché sur les plages.

Le débarquement fut précédé d'une violente préparation d'artillerie effectuée par l'artillerie navale. Pendant 45' environ, la ligne principale de défense fut soumise à un copieux arrosage. Sept cuirassés, deux monitors et de nombreux croiseurs participèrent à l'opération parmi lesquels les

(x) De plus, un régiment de Français est parachuté en Bretagne afin d'appuyer et d'encadrer les éléments du maquis. D'autres éléments sont « largués » sur les arrières de l'ennemi avec des missions de diversion et de sabotage.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

navires américains Texas, Nevada, Arkansas, les bâtiments britanniques Rodney, Black Prince, Warspite. La marine française était représentée par la Lorraine, le Georges-Leygues, le Montcalm, la Combattante.

Cette préparation d'artillerie fut doublée pendant 10 minutes par un violent bombardement aérien effectué par 1 300 bombardiers lourds et de nombreux bombardiers moyens de l'Armée américaine.

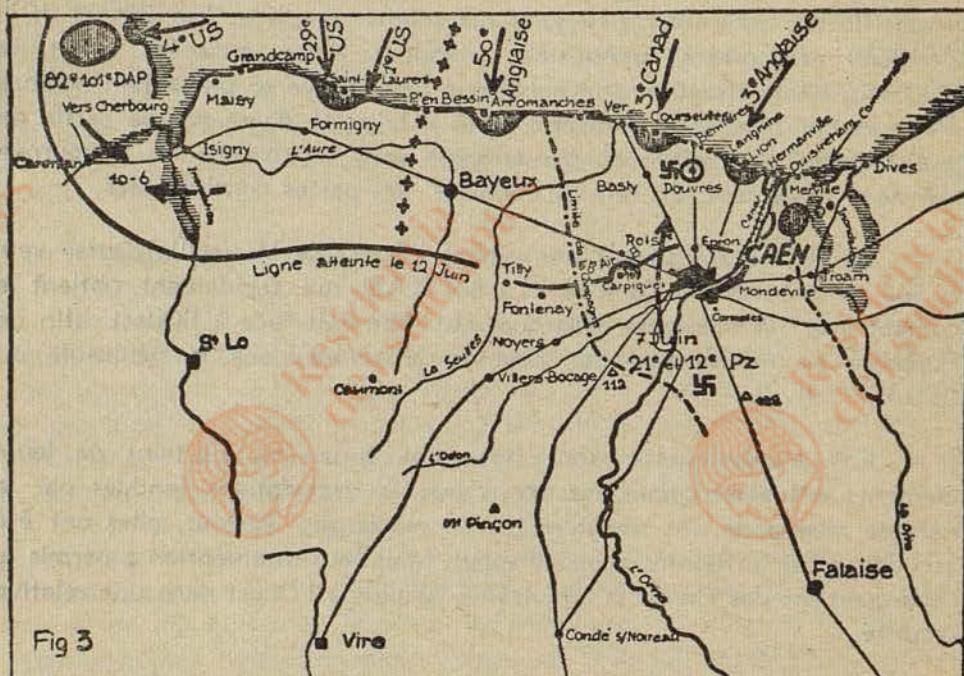


Fig 3

Ce furent des Commandos qui, dans des bateaux d'assaut, débarquèrent couverts par les tirs de la flotte (x). Ils furent suivis d'équipes de sapeurs mettant en œuvre des engins spéciaux et des explosifs afin de pratiquer des trouées dans les obstructions des plages et des passages dans les champs de mines.

(x) Dont le Commando français du Capitaine Kieffer qui débarqua aux abord de Langrune.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Derrière ces éléments vinrent les chars amphibiés et les « Ducks » (y). Puis, rapidement, ce fut le tour des premières vagues d'infanterie appuyées par des canons automoteurs et des chars sortis des chalands à moteur.

Maintenant, la progression a commencé vers l'intérieur des terres. Sur les plages, le matériel continue à arriver pendant que, sans relâche, des vedettes rapides et des dragueurs de mines assurent la sécurité des opérations. Aucun avion allemand ne s'est montré.

La bataille des plages

A 07 h. 25, les premiers éléments de la 3^e Division britannique débarquent entre Lion-sur-Mer et Ouistreham couverts, à l'Est de cette localité, par des commandos britanniques. Cette grande unité, appuyée par deux brigades blindées amphibiées, doit progresser en direction de Périers-sur-le-Dan et Caen et effectuer, aux abords de la ville, sa liaison avec les éléments de la 6^e Division aéroportée. Dès son arrivée sur les plages, la 3^e Division essuie un feu violent venant de la rive Est de l'Orne ; puis, sa progression devient plus facile jusqu'au moment où elle se heurte aux batteries de Douvres-la-Délivrande (x) qu'elle dépasse sans les réduire. Vers la tombée de la nuit, la 3^e Division atteint, par ses éléments avancés, la ligne Biéville-Bénouville et prend contact avec la 6^e D.A.P.

Plus à l'Ouest, les premiers éléments de la 3^e Division canadienne ont pris pied sur le rivage de part et d'autre de Courseulles-sur-Mer vers 08 h. (y). La mission de la Division est d'atteindre le plus rapidement possible une ligne passant par Caen et Putot-en-Bessin. Elle bénéficie de l'appui de deux brigades blindées canadiennes, dont une amphibia, et de celui de la 4^e Brigade de Commandos chargés d'assurer la liaison à l'Est avec la 3^e Division britannique. Accueillies par un violent tir d'artillerie de campagne et de mortiers, les deux brigades de tête réussissent rapidement à occuper Courseulles, Bernière et les crêtes au Sud de ces localités. Dès 10 h., elles amorcent leur progression en direction de Caen.

(y) Camions amphibiés.

(x) Qui ne cesseront la résistance que le 17 juin.

(y) Avec un retard de 35' imputable à l'état de la mer.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Enfin, dans la région la plus à droite de la zone d'action britannique, la 50^e Division — comprenant la 8^e Brigade blindée dont deux régiments sont amphibies — débarque entre Le Hamel et La Rivière. Malheureusement, l'état de la mer n'est pas favorable aux éléments amphibiés qui ne peuvent rendre de service. L'infanterie arrive sur les plages vers 7 h. 30 et, très rapidement, marche en direction de son objectif : la route Caen-Bayeux. En fin de journée, les éléments de la 50^e Division tiennent une position jalonnée par Creuilly, Brecy, Vaux, Saint-Sulpice et Manvieux. La liaison est réalisée, à l'Est, vers Creuilly, avec des patrouilles canadiennes ; mais aucun contact n'est pris, à l'Ouest, avec le V^e Corps américain.

Plus à l'Ouest, en effet, le V^e Corps américain a débarqué des éléments des 1^{re} et 29^e Divisions ; mais avec moins de bonheur que les unités britanniques.

La 1^{re} Division est rentrée dans Colleville-sur-Mer et la 29^e dans Vierville. L'état de la mer est très mauvais : de nombreux chars amphibiés ont été perdus et des péniches de débarquement ont sombré. De plus, la préparation de l'artillerie navale sur les défenses littorales n'a pas été satisfaisante : les points d'appui allemands se défendent vigoureusement. Enfin, depuis peu, la 352^e Division d'infanterie allemande était venue renforcer la défense du secteur... (x).

Aussi les éléments de tête sont-ils cloués sur les plages. Ils sont tirés de cette situation par une vigoureuse attaque des 16^e et 116^e Régiments d'infanterie au prix, d'ailleurs, de 35 % de leur effectif.

A la tombée de la nuit, le V^e Corps tient une tête de pont d'environ 1 km. 500 de profondeur, sur la ligne Vierville-Colleville, et quelques éléments avancés sont à 3 km., dans l'intérieur des terres où ils essaient d'atteindre la hauteur 61 au Nord de Formigny.

Enfin, au Nord de l'estuaire de la Vire, des éléments du VII^e Corps américain — 4^e Division — ont été jetés sur les plages de Varreville. Appuyés par 30 chars amphibiés débarqués à 5 000 mètres au large, ils réalisent, contre toute attente, une progression rapide. En fin de journée,

(x) Par pur hasard sans doute, et afin de s'y livrer à des exercices « contre l'invasion ».

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

la 4^e Division tient les plages sur un front de quatre kilomètres et, dans sa progression vers l'intérieur, a réalisé en plusieurs points, la liaison avec des éléments de la 101^e Division aéro-portée.

Dans l'ensemble, le débarquement a réussi. Seuls, des Commandos débarqués entre l'estuaire de l'Orne et la baie de Seine, et auxquels une mission de diversion a été confiée, sont vraiment en difficulté. Partout, l'assaillant a bénéficié d'une couverture aérienne absolue et, aussi, de l'appui formidable des canons de la marine. L'artillerie moyenne et légère est intervenue à vue, en appui direct. Les canons lourds des navires de ligne — d'un calibre allant jusqu'à 406 — ont assuré la « protection » de l'attaque et parfois la destruction des objectifs que l'aviation avait découverts.

Le 7 juin, au matin, les éléments britanniques déjà débarqués reprennent leur progression en direction du Sud. Malgré la résistance offerte par les points d'appui allemands, ils parviennent, vers 15 h., à des points situés à trois kilomètres au Nord et à cinq kilomètres au Nord-Est de Caen. C'est alors que le Commandement allemand, réalisant la menace que l'avance alliée fait peser sur ses communications lance, à la jonction des 3^e Division britannique et 3^e Division canadienne, une violente contre-attaque à laquelle participent la 21^e Panzer-division et la 12^e S.S. Panzer-division. Cette contre-attaque enfonce un coin entre les deux grandes unités alliées et leur interdit momentanément toute progression dans la zone découverte qui s'étend autour de Caen. Elle n'est d'ailleurs jugulée qu'avec le précieux concours de l'Artillerie navale et l'appui de l'Aviation.

A l'Est de l'Orne, les Allemands, également, réagissent. Sous leur pression, les bataillons de la 6^e D.A.P. lancés sur les crêtes bordant la Dive à l'Ouest, se replient sur la tête de pont de Ranville. Sur la côte, à l'Est de l'Orne, les Commandos chargés des diversions sont recueillis ou se battent sans espoir.

Par contre, dans la partie occidentale de la zone d'action britannique, la progression continue. Le 7 Juin, au soir, les premiers éléments de la 50^e Division britannique entrent dans Bayeux. La ville est intacte.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Sur la côte, des éléments progressent vers l'Ouest ; ils entrent dans Port-en-Bessin, où ils font leur jonction avec les patrouilles du V^e Corps américain.

Dans la zone d'action américaine, la situation est toujours délicate. L'état de la mer et la résistance offerte par l'ennemi ont entraîné un retard appréciable sur l'horaire prévu. De plus, les inondations tendues dans la baie de Carentan isolent l'une de l'autre les plages occupées par les VII^e et V^e Corps. La jonction des têtes de pont américaines ne sera possible qu'après l'enlèvement de la « Charnière de Carentan » à laquelle les Allemands semblent, eux aussi, attacher une grosse importance.

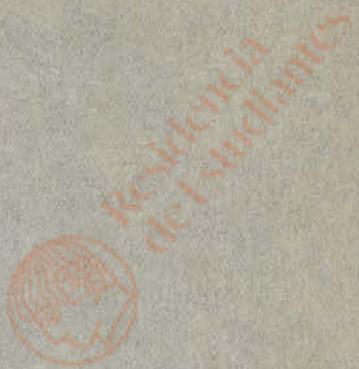
Toutefois, bénéficiant de considérables appuis de feux, les 1^{re} et 29^e Divisions progressent vers le Sud, et, le 7 Juin, vers 14 h. 00, elles atteignent la route de Bayeux-Carentan.

Du 7 au 12 Juin, tous les efforts alliés tendent à établir un front continu de façon à assurer, d'une façon définitive, la sécurité des têtes de pont.

A l'Est de l'Orne, la tête de pont britannique est soumise à des attaques continues et, dans la région située au Nord de Caen, la défense allemande, qui bénéficie de la présence de nombreux canons automoteurs, est particulièrement vigilante.

Dans la zone située à l'Ouest de Caen, par contre, les troupes allemandes sont soumises à une forte pression. Les Britanniques engagent pour des gains modestes, la 8^e Brigade blindée qui essaie de déboucher de Tilly-sur-Seulles sur Villers-Bocage. Le 10 Juin, la 7^e Brigade blindée, qui vient de débarquer, entre en ligne à son tour, dans le même secteur.

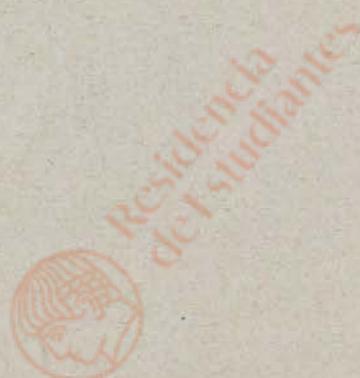
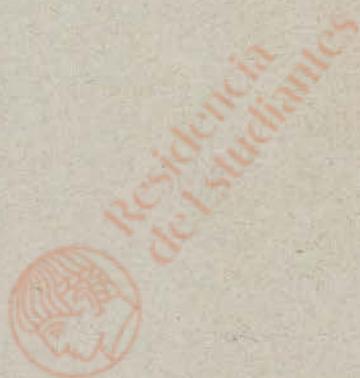
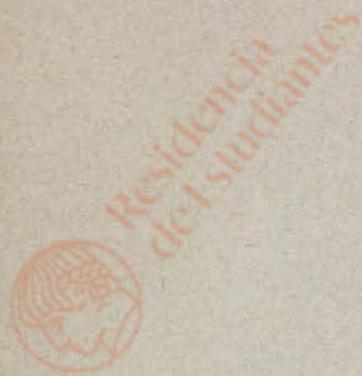
Dans la partie occidentale du théâtre d'opérations, les unités américaines, après avoir surmonté les difficultés initiales, progressent maintenant rapidement vers l'Ouest.







Général PATTON



« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Le 8 Juin, la 1^{re} Division établit la liaison avec la 50^e Division britannique à l'Ouest de Bayeux.

Le 9 Juin, la 2^e Division entre en ligne entre les 1^{re} et 29^e Divisions et s'empare de Rubercy. Le même jour, la 29^e Division dépasse Isigny et au Sud-Ouest de cette localité, s'empare d'un pont sur la Vire.

Le 10 Juin, les éléments avancés du V^e Corps américain entrent dans Balleroy et la forêt de Cerisy est nettoyée. Le même jour, le contact est pris entre les éléments de la 29^e Division et la 101^e Division aéroportée aux environs de Sainteny.

Le 11 Juin, le V^e Corps américain tient une ligne jalonnée par les lisières Sud de la forêt d'Isigny, Cerisy, Gauvmont et ses éléments avancés sont à 8 km. de Saint-Lô. Autour de Carentan, il engage de violents combats contre les éléments allemands qui lui disputent la ville.

Plus au Nord, enfin, le VII^e Corps se heurte, dans sa progression vers le Nord-Ouest, à des renforts que le Commandement allemand vient de jeter en hâte sur la route Montebourg-Cherbourg.

Le 12 Juin, la 29^e Division pénètre dans Carentan et conserve la localité malgré de violentes contre-attaques. Les gains alliés sont donc réunis en une seule tête de pont dont la lisière extérieure est jalonnée de l'Ouest à l'Est, par la vallée de l'Orne, Ranville, les crêtes au Nord de Caen, Carpiquet, les abords de Tilly, les hauteurs Nord de Caumont, Lison, Carentan, Ham, Pont-L'Abbé et Quineville.

Au Nord de cette ligne, le Commandement dispose de moyens puissants. En six jours, les marines alliées ont jeté sur les plages près de 350.000 hommes, plus de 54.000 véhicules et de 100.000 tonnes de marchandises. Les contre-attaques allemandes peuvent donc être attendues sans trop d'appréhension.

Or, le déclenchement de celles-ci se fait attendre.

Hitler, pour des raisons de prestige, souhaitait l'écrasement des forces alliées sur les plages de débarquement. Von Runstedt et, avec lui, les milieux non politiques de l'O.K.W. tendaient, au contraire, à la recherche d'une bataille décisive après le débarquement, sur le continent, d'une partie appréciable des forces d'invasion. Mais, pendant plusieurs jours, le

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Haut-Commandement allemand, abusé par des comptes rendus erronés, par des ruses variées et par le retour dans les ports anglais d'une fraction importante des bateaux d'assaut, a refusé de diriger ses réserves sur la Normandie où, estimait-il, ne s'était produit qu'un débarquement secondaire destiné à provoquer une diversion.

L'aviation allemande, neutralisée par l'efficace couverture aérienne mise en place par le Commandement allié était d'ailleurs incapable de fournir un renseignement exploitable. Rares furent les appareils allemands qui purent survoler les zones de débarquement. Le 6 Juin, vers 9 h., un Focke-Wulf isolé fit une courte apparition. Le même jour, vers 15 h., 20 bombardiers J.U. 88, escortés de 15 chasseurs essayèrent d'attaquer des éléments en cours de bombardement : 15 bombardiers, 4 chasseurs furent détruits. Le 7 Juin, une tentative semblable coûta aux assaillants 23 appareils. Le 8 Juin, une centaine de F.W. 190 se montrèrent ; 13 furent abattus. Puis, à partir du 9 Juin, l'état du ciel ne permit plus l'engagement des formations aériennes aux basses altitudes.

Mais l'échec subi par le Haut-Commandement allemand pendant la bataille des Plages qui vient de se livrer, ne lui paraît pas encore irrémédiable. Les alliés ne sont pas encore en possession d'un grand port et se trouveront dans l'impossibilité d'alimenter la bataille dès que l'état de la mer rendra l'accès des plages difficile.

Là encore, la surprise va jouer en faveur des Alliés. Car les ports dont ils ont besoin sont en leur possession. Ils en ont déjà débarqué les éléments sur les plages aux abords de Saint-Laurent et d'Arromanches.

Les Ports Préfabriqués

En effet, à partir du Jour J 2, l'aménagement des plages avait été entrepris et les travaux poursuivis en fonction d'un plan minutieusement établi. Pendant la discussion de l'avant-projet, l'Etat-Major « Guerre » avait fait connaître ses besoins et l'Etat-Major des « Opérations Combinées » avait définitivement décidé :

— pour J 2, l'établissement de « plans d'eau calme » d'un développement total de 2 à 5 kilomètres, répartis entre les 5 plages attribuées aux unités de premier échelon,

— pour J 7, l'aménagement d'abris pouvant recevoir des petits cargos et permettre leur déchargement quel que soit l'état de la mer.

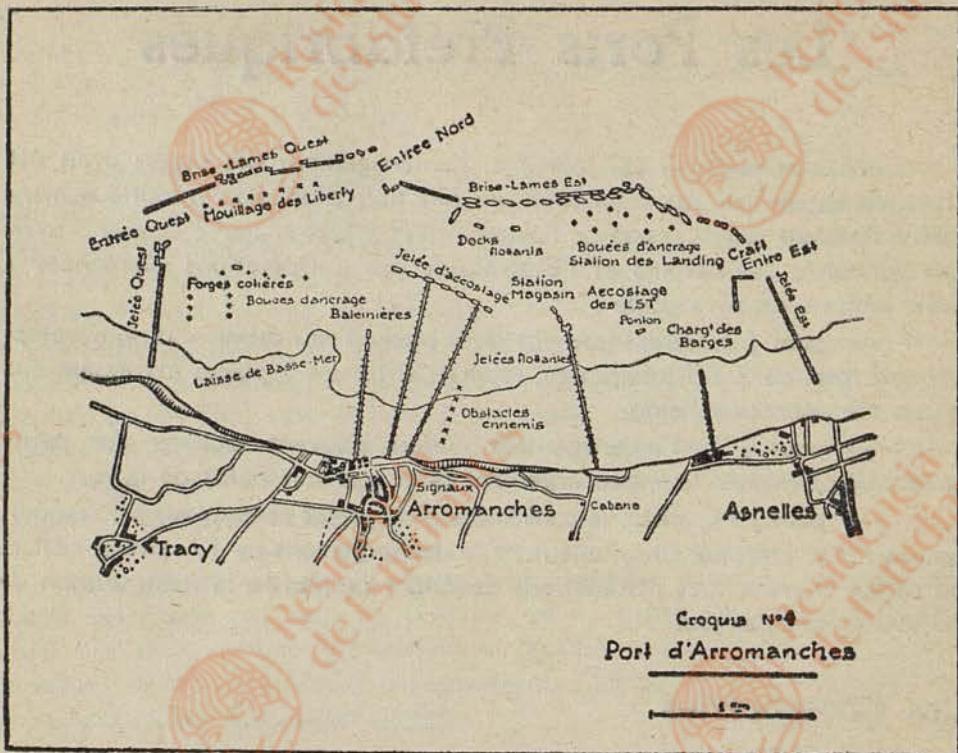
— pour J 14, enfin, la construction de jetées et de quais sur lesquels pourrait être effectué simultanément le déchargement de 17 navires côtiers ou cargos moyens. Ces installations devraient permettre la manutention de 40.000 tonnes par jour.

Les Gooseberries

Pour l'établissement des « plans d'eau calme » — désignés par le nom conventionnel de « Gooseberries » — était prévue l'utilisation de bateaux hors d'âge, plus ou moins lestés, qui devaient être sabordés après avoir été conduits sur la ligne de hauts fonds qui borde le littoral à 1 ou 2 kilomètres au delà de la laisse de basse-mer. Dès le jour J 2, ces navires sacrifiés furent remorqués et échoués de façon à constituer un brise-lames en avant de chaque plage de débarquement. Parmi eux se trouvaient quelques navires de guerre : les croiseurs anglais Durbam, Centurion, le croiseur hollandais Sumatra et le vieux cuirassé français Courbet, rescapé des Dardanelles (x). En prévision de la rencontre de fonds considérables ne permettant pas l'utilisation des brise-lames implantés, avait été mise au point la fabrication de brise-lames flottants — ayant reçu le nom

(x) Encore visible devant Langrune.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »



conventionnel de « Bombardons ». — Il s'agissait de flotteurs en caoutchouc, de 70 m. de long et de 5 m. de diamètre, lestés par une quille en ciment dont le poids atteignait 750 tonnes. Ces radeaux devaient être ancrés, par fonds de 15 à 20 mètres, sur trois rangs reliés rigidement entre eux. La période d'oscillation de l'ensemble et la distance entre chaque rang avaient été choisies en fonction des constantes relevées dans l'agitation de la surface de la Manche.

Tous ces brise-lames se montrèrent efficaces et permirent le déchargement du personnel et du matériel pendant la « Bataille des Plages ». Derrière eux, les navires spéciaux de débarquement, à fond plat, purent s'échouer sur le sable à marée haute et repartir à la marée suivante après avoir été déchargés.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Mais la période de mauvais temps qui se manifesta entre le 12 et le 22 fut fatale aux « Bombardons ». Dans l'ouragan du 19 juin, ils rompirent leurs ancrages et dérivèrent. Par miracle, ils ne causèrent aucun dégât aux autres installations et allèrent s'échouer sur le rivage. Heureusement, les brise-lames fixes constitués par les navires sabordés supportèrent bien mieux l'épreuve de la tempête.

Les Mullberries

En exécution du plan prévu, deux Gooseberries, ceux de Saint-Laurent, dans la zone américaine et d'Arromanches, dans la zone britannique, reçurent des installations complémentaires les transformant en véritables ports.

Tout d'abord, les brise-lames fixes furent consolidés et surtout considérablement étendus. A cet effet avaient été construits des éléments en ciment et acier, véritables quais flottants, susceptibles d'être remorqués et pouvant être coulés en 15 minutes à l'endroit choisi pour leur implantation. Ces éléments de brise-lames — les « Phénix » — existaient en 6 modèles différents ; le modèle le plus gros jaugeait 6.000 tonnes et ses dimensions atteignaient 70 mètres en longueur, 13 mètres en largeur et 20 mètres en hauteur. A sa partie supérieure, chaque « Phénix » avait reçu une plate-forme supportant un canon anti-aérien de 40 millimètres.

Grâce à ces éléments, l'abri artificiel d'Arromanches, par exemple, fut complété par une série ininterrompue de digues isolant de la haute mer une zone large de quatre kilomètres où, à marée basse, les fonds pouvaient encore atteindre six mètres. Trois accès étaient ménagés à l'aplomb des coupures existant dans le plateau sous-marin sur lequel les « Phénix » avaient été coulés (fig. 4).

Afin d'obtenir un bon rendement des différentes installations du port, il était nécessaire de concevoir des quais spéciaux qui seraient soustraits à l'influence gênante de la marée. Il fallait, d'autre part, placer ces quais suffisamment loin du rivage pour qu'en tous temps, ils puissent être accostés par les bâtiments transportant le matériel lourd : chars, artillerie, camions chargés.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

L'élément constitutif des quais fut le « Whale Pier », caisson flottant en acier pouvant verticalement coulisser entre quatre pieux ancrés sur le fond de la mer (x). Le caisson pouvait donc monter ou descendre au gré de la marée.

Les quais d'accostage, constitués chacun par une ligne de sept « Whales », étaient reliés au rivage par un véritable pont de bateaux. Cette route était supportée par des flotteurs en ciment ou en acier — les Bettles — sur lesquels reposaient des éléments de pont léger de trente mètres. 16 kilomètres de route flottante furent ainsi fabriqués ; ils furent mis en place par éléments de deux cents mètres.

A Arromanches, avait été prévue, enfin, l'installation d'un quai spécial pour le débarquement rapide des chars. Ce quai possédait deux étages correspondant à la cale et au pont des navires qu'il devait recevoir. Le déchargement de ces derniers pouvait alors être terminé en moins de vingt minutes.

Evidemment, la construction et le transport à pied d'œuvre du matériel destiné à la création de deux ports ayant la taille de celui de Douvres demandaient un travail considérable.

Presque tout l'équipement destiné au port d'Arromanches — dont le nom conventionnel était Mullberries « Gold » — et à celui de Saint-Laurent — Mullberries « Omaha » — fut fabriqué en Angleterre à partir de septembre 1943. Le travail de 20.000 ouvriers fut nécessaire et il y entra 1.000.000 de tonnes de matériaux. L'aviation allemande, involontairement, participa à cette œuvre gigantesque, car les « Phénix » furent constitués en partie, par les décombres des bâtiments détruits en Grande-Bretagne par les bombardements. Pendant un temps, la ville de Londres, à elle seule, fournit près de 15.000 tonnes de débris par semaine.

Dispersé sur les côtes de Grande-Bretagne, afin d'éviter son repérage et sa destruction par l'aviation allemande, le matériel destiné aux ports artificiels fut regroupé dans les semaines qui précédèrent le débarquement

(x) Chaque caisson calait 3 m. 50 et ses dimensions atteignaient 70 × 20 mètres. Les pieux étaient longs de 30 mètres.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

et transporté, en quelques jours, sur les rivages normands (x). Il va sans dire que le mauvais état de la mer ne facilita pas la traversée de la Manche ni la mise en place des différents éléments. Une partie du matériel fut perdue : de nombreux Phénix qui dérivaient furent d'ailleurs coulés au canon par les navires alliés car ils constituaient un danger pour la navigation.

Les deux ports artificiels connurent un destin bien différent. Le port d'Arromanches, dès le 16 juin, put travailler à 50 % des prévisions et fut terminé vers le 30. Construit pour assurer la manipulation journalière de 6.000 tonnes, il permit, en fait, de débarquer 9.000 tonnes par vingt-quatre heures. Même pendant les trois jours de grande tempête - du 16 au 19 juin - le travail fut rarement interrompu. Le 18 juin, en particulier, 800 tonnes de munitions, impatiemment attendues, furent débarquées à Arromanches. Vers la fin d'août 1944, le port d'Arromanches avait vu passer 500.000 tonnes de marchandises diverses.

Le port de Saint-Laurent eut une croissance plus rapide. Mais l'ouragan du 19 juin lui fut fatal : les brise-lames extérieurs, eux-mêmes, furent disjoints. Aussi sa construction ne fut-elle pas terminée et les restes utilisables furent employés à parachever l'autre « Mullberries ».

D'ailleurs, la progression des forces américaines dans la presqu'île Cotentin permit d'espérer la chute prochaine de Cherbourg, port en eau profonde, donc susceptible d'un bien meilleur rendement que celui auquel Saint-Laurent aurait pu prétendre.

Les prévisions du Haut-Commandement allemand se révélèrent donc inexacts. Les forces d'invasion prirent pied sur le continent et reçurent leur matériel lourd sans avoir l'usage d'un grand port. Nulle part, non plus, elles n'eurent à supporter les contre-attaques violentes qui avaient été prévues. Les dissensions qui se manifestèrent au sein de l'Etat-Major alle-

(x) Une partie du matériel préfabriqué, un tiers environ, resta stocké dans le voisinage du Pas-de-Calais afin de maintenir l'O.K.W. dans sa croyance d'un débarquement sur les côtes de Flandre.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

mand, les erreurs que commit ce dernier dans son évaluation des moyens alliés mis en œuvre, la crainte d'un second débarquement au Nord d'Ostende favorisèrent nettement la manœuvre alliée.

Enfin, tandis que les éléments alliés de premier échelon furent guidés et renseignés par des agents français, partout, les réserves allemandes furent immobilisées ou considérablement gênées dans leurs déplacements.

L'aviation alliée, dont les terrains de travail s'installent déjà sur le sol français, a conquis la maîtrise absolue de l'air. Et son action sur les communications de l'ennemi est complétée, même dans les régions les plus éloignées de la zone de bataille par les obstructions du plan « Tortue ».

Au matin du 6 Juin, la désorganisation du réseau ferroviaire était déjà presque absolue : sur l'ensemble du territoire français, 74 tunnels ou ponts avaient été rendus inutilisables. Les rapports du Commandement aérien signalaient la destruction de tous les ponts sur la Seine en aval de Paris, et un sur le cours inférieur de la Loire. Pour rétablir les communications, l'occupant ne possède plus ni locomotives, ni matériel roulant, ni moyens de réparation ; les disponibilités en charbon sont d'ailleurs minimales.

Le Haut-Commandement ennemi, enfin, ne peut plus utiliser avec un bon rendement les grands axes routiers eux-mêmes tronçonnés par des destructions. A la date du 10 Juin, les 13 ponts qui enjambaient la Seine entre Paris et la Seine étaient coupés ainsi, d'ailleurs, que 5 des principaux ponts entre Orléans et Nantes.

Les réserves allemandes ne purent donc intervenir qu'avec beaucoup de retard et après avoir été malmenées sérieusement pendant leur déplacement. Le Haut-Commandement allié qui, à la date du 12 juin, a jeté à terre 16 Grandes Unités, n'a identifié que 14 divisions allemandes alors qu'il s'attendait à en rencontrer au moins 21.

Aussi les opérations se déroulent-elles suivant le plan prévu.

Après avoir réalisé la jonction des différentes têtes de pont, le Haut-Commandement allié va donc chercher :

- à s'emparer de Cherbourg,
- à s'assurer une base de départ assez profonde pour que puissent s'y déployer les moyens considérables dont il a maintenant la disposition.

La Conquête de la Base de départ

(12 Juin - 15 Juillet)

Mais, c'est à partir du 12 Juin, également, que le Haut-Commandement allemand déclenche des opérations sur tous les points faibles de la ligne alliée grâce aux moyens qu'il a pu, à grand'peine, prélever sur les forces stationnées à l'intérieur du territoire français et en Belgique.

Le 14 Juin au matin, l'ennemi attaque sur la localité de Carentan défendue par le V^e C.A. — 101^e D.A.P. et 2^e D.I. — afin de tronçonner la tête de pont créée par les forces américaines. Après une lutte opiniâtre, il pénètre dans Carentan d'où, peu après, il sera rejeté.

Le 15 Juin, il attaque à la jonction des armées américaine et britannique, vers Crouay où la 1^{re} Division américaine réussit cependant à le contenir. Mais, surtout, sa réaction se fait violente au Nord de Caen, où manifestement il cherche à exploiter le coup d'arrêt porté le 7 Juin à la 3^e Division anglaise. Le 16 Juin est déclenchée une violente contre-offensive à laquelle prennent part 8 Divisions allemandes, dont 3 Divisions blindées (x). Mais cette tentative échoue grâce à l'intervention de l'artillerie lourde des navires de guerre alliés.

De leur côté, les Britanniques ne sont pas plus heureux. Leurs premiers éléments qui sont entrés dans Troarn le 13 Juin n'en peuvent déboucher et, entre Caumont et Tilly-sur-Seulles, aucun progrès sensible n'est réalisé. Systématiquement, le Haut-Commandement allemand engage la presque totalité de ses disponibilités dans la région située au Nord et au Nord-Est de Caen. Visiblement, les chefs allemands veulent s'opposer à une poussée en direction de la Basse-Seine qui rapidement, amènerait les Britanniques à portée du Havre et de Paris et leur permettrait de se rendre maîtres des rampes de lancement de V 1 (y).

(x) Panzer-Lehr Division, 12^e et 21^e Pz. Div, 1^{re}, 2^e, 9^e, 10^e, 12^e S. S. Div.

(y) Les premières bombes V 1 sont lancées sur Londres le 13 juin.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

A partir du 16 Juin, la poussée des forces alliées se fait à nouveau sentir sur tout le front en exécution des ordres donnés par le maréchal Montgomery, commandant les forces terrestres :

- La 1^{re} Armée américaine « doit prendre Cherbourg et nettoyer la presqu'île du Cotentin » ;
- La 2^e Armée britannique « doit s'emparer de Caen et assurer la sécurité de la partie orientale de la tête de pont... Elle doit, enfin, aborder les réserves ennemis disponibles dans son secteur ».

La manœuvre américaine bénéficie donc déjà de la gigantesque bataille d'usure qui vient de s'allumer dans la zone d'action britannique, au Nord de Caen. Elle va, du 16 au 30 Juin, se dérouler en deux phases :

- Une poussée de l'Est à l'Ouest vers le rivage occidental du Cotentin ;
- Une offensive du Sud vers le Nord en direction de Cherbourg, pendant que vers Caumont et Saint-Lô, face au Sud, des éléments se mettront en place afin d'assurer la couverture de l'opération.

La manœuvre de Cherbourg

Le 16 Juin, en exécution de ces ordres, le VII^e Corps américain attaque vers l'Ouest. La 82^e Division aéroportée s'empare, le 17, de Saint-Sauveur et, dans une audacieuse attaque de nuit se rend maîtresse des passages de la Douve. Le 18 Juin, vers midi, la 9^e Division, par La Haye-du-Puits, atteint la côte au Nord et au Sud de Barneville, isolant ainsi les forces allemandes qui défendent le Cotentin (x).

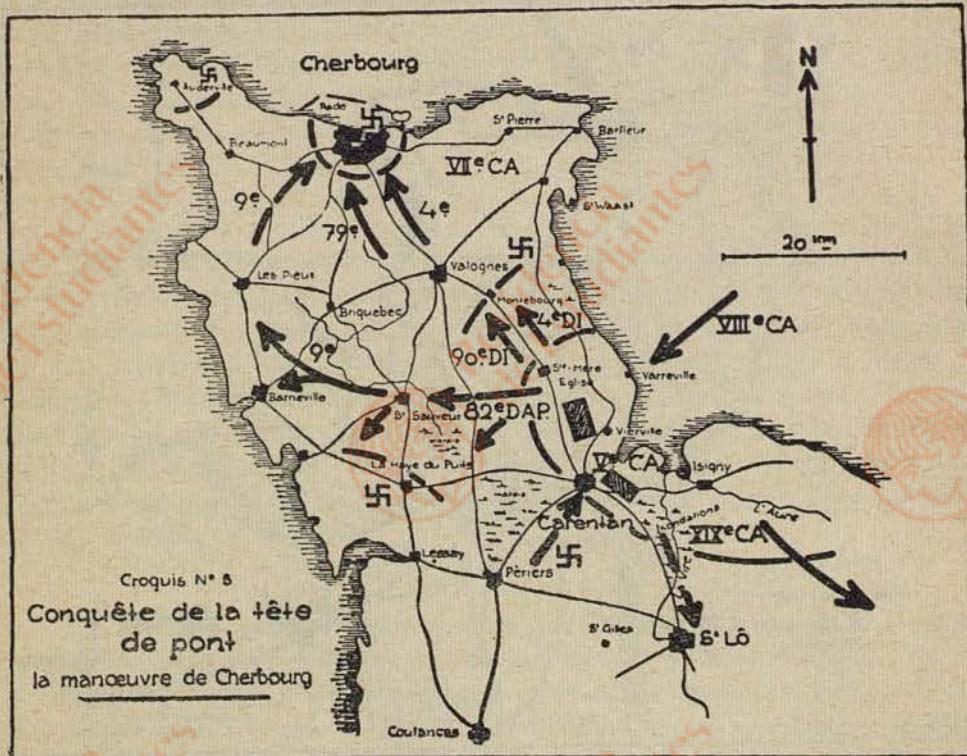
Plus à l'Est, l'attaque est menée par les 90^e et 4^e Divisions de part et d'autre de la route de Montebourg. Sur l'ordre d'Hitler lui-même, la localité de Montebourg est énergiquement défendue ; mais la 4^e Division y pénètre le 19 Juin.

(x) 40.000 hommes environ : deux divisions d'Infanterie, des éléments de deux autres divisions, les équipages des fortifications et le personnel des bases de la Kriegsmarine.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

A partir de cette date, toutes les forces allemandes très éprouvées, sont en retraite vers Cherbourg. Elles sont suivies par les 9^e, 79^e et 4^e Divisions du VII^e Corps qui, dans les journées des 20 et 21 Juin, prennent le contact des défenses extérieures de la base maritime.

Après un bombardement de 80 minutes auquel participent plus de 1.000 pièces d'artillerie, l'assaut est lancé dans l'après-midi du 22 Juin.

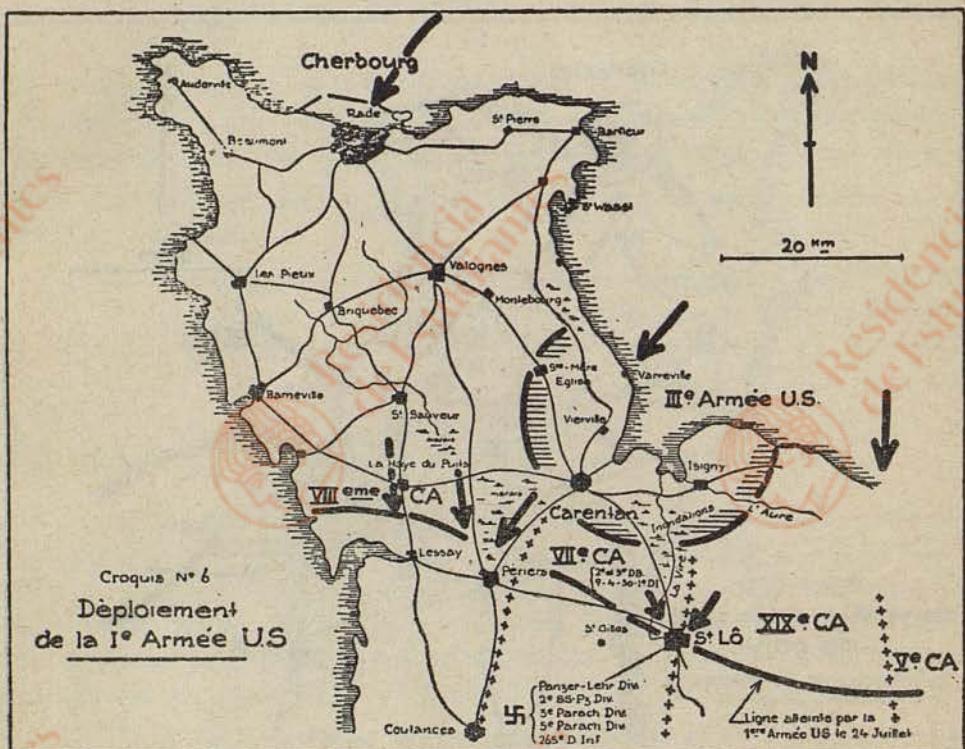


Dans le même temps, la flotte américaine avec les cuirassés « Nevada », « Texas », « Arkansas », quatre croiseurs lourds et de nombreux autres bâtiments, prend à partie les batteries côtières couvrant le rivage au Nord de la presqu'île. Le 25 Juin, les forces américaines sont engagées dans des combats de rues. Le 26, le Commandement allemand de la place de Cherbourg capitule. Le 27, les éléments qui défendent l'arsenal et ses abords

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

cessent le combat après avoir fait jouer de nombreuses destructions. Enfin le 1^{er} Juillet, les batteries de la corne Nord-Ouest du Cotentin hissent le drapeau blanc.

Aussitôt commence, à Cherbourg, une œuvre gigantesque. Les marins alliés, disposant de moyens considérables, s'efforcent de remettre en état les installations portuaires. En quelques jours, plusieurs quais sont dégagés et une voie ferrée rétablie. Une semaine après la prise du port, le matériel



lourd destiné à la 1^{re} Armée américaine commence déjà à être débarqué. Ainsi commence à se justifier l'opinion exprimée par le maréchal Rommel : « tous les efforts pour rejeter l'ennemi à la mer deviendront inutiles après la chute de Cherbourg ».

C'est bien pour couvrir indirectement Cherbourg que la pression allemande se fait sentir sur la « charnière » de Carentan. Le V^e C.A. américain perd la localité, puis, le 16 Juin, la reprend pendant que les forces

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

allemandes, enfin, se replient lentement vers le Sud. Plus à l'Ouest, des éléments du VII^e Corps, qui assurent la couverture de la manœuvre pour Cherbourg s'infiltrent lentement dans une région très coupée et très compartimentée.

La lutte se déroule, en effet, dans le cadre bien connu du « Bocage » normand. Vu d'avion, le terrain apparaît comme une mosaïque de verdure dont les éléments sont constitués par une infinité de petites pièces de terre ou de prairies. Mais, entre chaque parcelle, s'élève le fameux « fossé » normand, butte de terre de un mètre de hauteur que domine une épaisse haie vive. Les chemins de terre, en déblai, disparaissent sous l'écran des pommiers et des haies. Les fermes, dispersées, sont autant de petites forteresses.

Aussi, les observatoires n'ont-ils que de bien faibles possibilités et ce sont surtout les carrefours qui sont les enjeux de la lutte. L'artillerie, que l'observation terreste ou aérienne peut difficilement aider, intervient le plus souvent à l'aveuglette « sur zone ». Les chars, pris à partie à courte distance par les armes portatives du type « Bazooka » ou « Panzerfaust », ne peuvent qu'accompagner l'infanterie de premier échelon. Partout, la direction du combat échappe au Commandement ; la lutte dégénère en une série de rencontres entre petites unités : elle devient partout indécise et coûteuse.

C'est dans cet océan de verdure que les éléments de la 1^{re} Armée américaine progressent maintenant lentement vers le Sud. A l'Ouest, du 4 au 10 Juillet, le VII^e Corps est engagé dans de durs combats autour de la Haye-du-Puits où il entre le 9. Dans le même temps, le VII^e Corps, ramené de Cherbourg, progresse le long de la chaussée qui, de Carentan à Periers, traverse la zone marécageuse. Enfin, le XIX^e Corps, qui vient d'entrer en ligne, atteint le cours de la Vire, établit une tête de pont à Saint-Jean-de-Daye, et brusquement attaque vers le Sud. Tout le dispositif allemand est en danger ; la route est libre vers Coutances. Mais, le 11 Juillet, les Allemands contre-attaquent. Après quelques succès initiaux, leur effort est contenu par les 9^e et 30^e Divisions. Bien mieux, les forces américaines franchissent la Vire en face de Saint-Lô. La situation est rétablie par les

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

parachutistes allemands engagés à fond pour couvrir cet important carrefour routier. Plus à l'Est, quelques succès locaux sont enregistrés par les unités du V^e Corps qui progressent lentement vers la région située au Sud de Caumont...

L'ennemi recule toujours pied à pied. Le 14 Juillet, l'avance réalisée ne dépasse pas quatre cents mètres. Le 15 juillet, la pluie commence à tomber (x).

Enfin, le 18 Juillet, après une défense opiniâtre des unités allemandes qui occupent la ville, la 29^e Division américaine pénètre dans Saint-Lô. A l'Ouest de la localité et au delà de la Vire, les 9^e et 30^e Divisions atteignent la ligne des observatoires.

Partout, les forces américaines maintiennent leur pression. Mais peu à peu, le calme revient sur tout le front de la zone d'action de la 1^{re} Armée américaine.

La bataille de Caen

Dans la partie occidentale de la zone d'action de la 2^e Armée britannique, où les unités se meuvent en pays de bocages, l'activité, également, se ralentit. Après une longue et sévère bataille livrée dans le quadrilatère Balleroy, Tilly-sur-Seulles, Villers-Bocage, Caumont, contre deux Panzerdivisionen renforcées d'éléments de deux autres divisions, les Britanniques sont restés maîtres de Tilly. Les Allemands, dans cette région, semblent manquer d'infanterie et réagissent par l'engagement de petits groupements mixtes dans lesquels leurs unités blindées s'émettent et s'usent.

Au contraire, à l'autre extrémité du théâtre d'opérations, vers Caen, la bataille fait rage en terrain découvert. La « Campagne », sur 15 kilomètres de large et 45 kilomètres de profondeur, offre une plaine faiblement ondulée que coupent, d'Est en Ouest, tous les sept ou huit kilomètres, une série de rides sensiblement perpendiculaires à la route Caen-

(x) Le 15 juillet est le jour de la Saint-Swithin et les Britanniques y voient un présage annonçant quarante jours de mauvais temps.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Falaise. Des points culminants, les observatoires ont des vues étendues et ce sont eux qui seront sévèrement disputés, telles la route nationale de crête Caen-Bayeux aux abords de l'aérodrome de Carpiquet, la cote 112 à l'embranchement 2 km. S.W. de Maltot, la cote 122 aux abords de l'agglomération de Rocquancourt. Les villages, en général, se cachent dans les fonds, dans les deux vallées jumelles de l'Orne et de l'Odon. Transformés en points d'appui anti-chars, ils attirent les coups de l'artillerie et de l'aviation et, en bien peu de temps, prennent l'aspect qu'offraient Bras, Vaux et Fleury, en 1916.

Ce terrain, où les armes lourdes peuvent utiliser toutes leurs possibilités, est éminemment favorable à la défense. Or, pour « flanquer la frousse » (x) au Commandement allemand, l'Etat-Major britannique inlassablement, maintient sa pression et cherche la percée. Une telle opiniâtreté lui coûte cher. Certes, l'aviation alliée est maîtresse incontestée du ciel et, dans son ensemble, l'artillerie britannique domine sa rivale. Mais sur ce terrain qui offre des champs de tirs profonds, les engins blindés allemands surclassent nettement les chars utilisés par les unités britanniques. Aux « Churchill » et « Valentine » assez faiblement blindés et armés de canons de 57 ou de 76, aux « Sherman » qui peu à peu prennent leur place et qui sont dotés d'une arme de 76 m/m, les Allemands opposent les « Panther » et les « Tiger » et toute une variété de canons d'assaut et de « Chasseurs de Chars » armés de canons de 88 et de 75 d'une impressionnante longueur. Fortement blindés, les engins allemands recherchent le combat à distance et dominent ainsi des formations numériquement bien plus fortes (y). Mais, à leur tour, ils deviennent un objectif de choix pour les « Ouvre-Boîtes » (z) et les « Typhoons » (w).

(x) Expression du Maréchal Montgomery.

(y) Des historiques britanniques font mention de chars détruits par le canon d'un Panther situé à deux milles (3.200 m.).

(z) Avions armés de canons anti-chars.

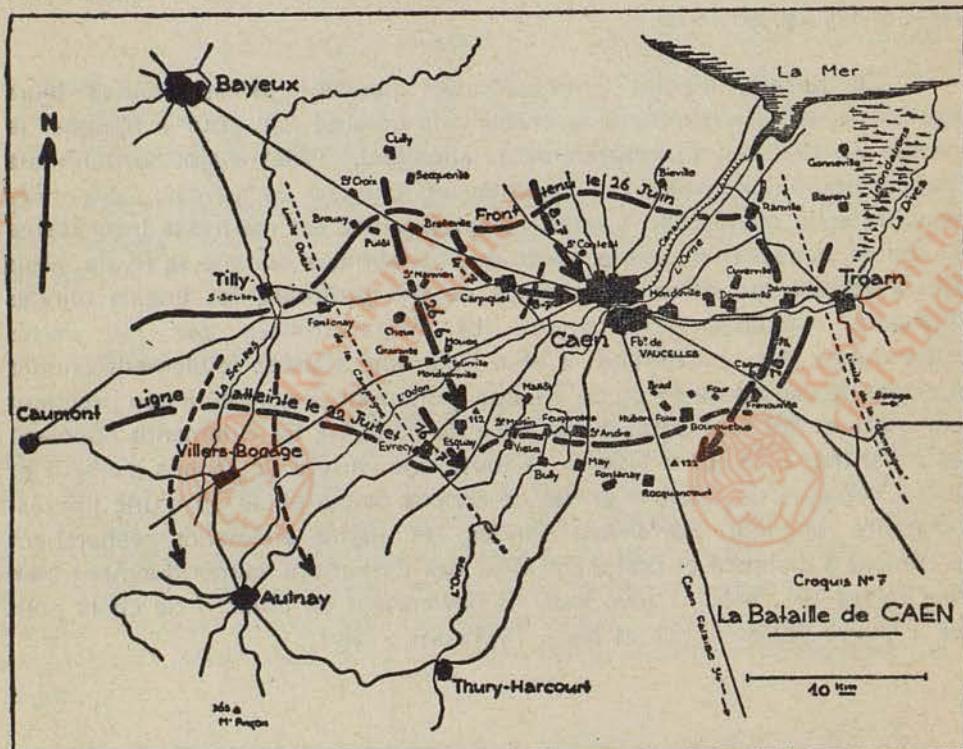
(w) Avions équipés de lance-fusées anti-chars.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

L'attaque du 26 Juin sur Mondrainville et la Cote 112

La première attaque est déclenchée sur l'axe : Cully, Saint-Manvien, Tourville, Cote 112 (hauteur 2 km. S.W. de Maltot).

Partant des abords de Cully, les troupes britanniques ont reçu la mission :



- d'atteindre l'Orne et de créer une tête de pont au Sud de la rivière ;
- d'atteindre l'Orne ;
- de déborder Caen par le Sud-Ouest et de couper les communications des troupes allemandes qui tiennent Caen en atteignant la route Caen-Falaise.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Le VIII^e Corps doit être engagé avec ses unités organiques : 11^e Division blindée, 15^e Division d'Infanterie motorisée écossaise et des moyens de renforcement :

- 4^e Régiment de Cavalerie (auto-mitrailleuses) ;
- 44^e Bataillon de Chars ;
- 2^e Bataillon de Fusiliers ;
- 4^e Régiment d'Artillerie.

L'Infanterie doit attaquer en premier échelon et atteindre la ligne Saint-Mauven-Cheux considérée comme limite arrière des champs de mines. A partir de cette ligne, elle doit être dépassée par les chars. Si le passage de l'Odon est interdit aux chars, l'infanterie prendra à son compte la conquête de la tête de pont et l'attaque sera reprise ultérieurement par les chars.

La couverture du flanc droit de l'opération est confiée au 4^e Régiment de Cavalerie (auto-mitrailleuses).

L'artillerie doit intervenir par un barrage roulant au bénéfice de l'infanterie et par de nombreux bombardements successifs au profit et à la demande des unités de chars.

La mise en place doit s'effectuer au Nord de la route Caen-Bayeux, le 25 Juin.

L'attaque est déclenchée le 26 Juin au matin après une préparation d'artillerie qui commence à 7 h. 30. A 8 heures, l'infanterie franchit la route Caen-Bayeux. A 9 heures, Saint-Mauvien et Cheux sont pris. A 12 h. 50, seulement, les chars quittent leur position d'attente ; en même temps, démarrent les auto-mitrailleuses du régiment de cavalerie.

Mais, presqu'aussitôt, la flanc-garde est prise à partie par des armes non réduites installées dans le village de Cheux. Les auto-mitrailleuses subissent des pertes et ne peuvent être soutenues par l'infanterie qui, pendant ce temps, nettoie le terrain conquis. Aussi l'attaque menée sur un front étroit est-elle menacée sur sa droite par les éléments ennemis qui se cramponnent à Cheux et à « Le Haut-du-Bosq ».

L'attaque est suspendue vers 17 heures.

La progression reprend le 27 Juin, à l'aube. Mais la liaison entre les éléments blindés et l'Infanterie n'ayant pu être réalisée dans de bonnes conditions, les chars sont employés « en accompagnement » de l'infanterie.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Les blindés de premier échelon parviennent sur les rives de l'Odon. Vers 17 h. 30, l'infanterie a réalisé une petite tête de pont près de Mondrainville, puis, elle s'empare du pont situé au Sud de Tourville (x) par lequel désormais s'effectuent les principaux mouvements. Mais des pertes sévères sont provoquées par des « erreurs » survenant dans la conduite du combat. La progression est suspendue vers 19 h. 00 en raison de l'efficacité d'armes non réduites installées vers la cote 112. A ce moment, la tête de pont réalisée mesure 3.600 mètres de front et 700 mètres de profondeur.

Pendant la journée du 28 Juin, les unités organisent le terrain conquis et se remettent en ordre. Quelques infiltrations sont tentées afin de préparer l'enlèvement de la cote 112 d'où l'ennemi surveille tout le terrain de l'attaque.

La progression est reprise le 29 Juin au matin. En premier échelon, deux escadrons d'auto-mitrailleuses et un escadron de fusiliers mènent l'attaque sur la cote 112 après une courte et violente préparation d'artillerie et une « neutralisation générale ». A midi, la route de crête, Caen-Aulnay est atteinte mais ne peut être dépassée, car les éléments de premier échelon se heurtent à un petit nombre de chars « Tiger » qui défendent la contrepente et qui, très mobiles, ne peuvent être atteints par les coups de l'artillerie. Dans la soirée, une lutte s'engage pour la possession des observatoires. Finalement, les premiers éléments britanniques s'arrêtent sur la ligne Evrecy-Esquay-Maltot, et s'installent face au Sud-Est.

Du 30 Juin au 6 Juillet, des opérations confuses se déroulent dans la région atteinte. Aux abords de la cote 112 et du village d'Eskay, les infantries adverses sont au contact rapproché. Plus au Nord, de la région de Carpiquet, Rommel engage ses unités blindées vers le Sud-Ouest, dans le flanc gauche de la tête de pont britannique. En 72 heures, 24 attaques ou contre-attaques locales se succèdent pendant lesquelles les Allemands perdent plus de cent chars ou canons d'assaut.

(x) Les Allemands ne détruisent pas le pont car ils comptent l'utiliser pour contre-attaquer.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Certes, le Haut-Commandement britannique a bien fixé dans la région de Caen, le maximum de forces allemandes. Mais l'objectif final de l'attaque, le débordement de Caen par l'Ouest, n'a pas été atteint. Aussi a-t-il décidé une autre opération.

L'attaque du 6 Juillet sur Carpiquet

Le 4 Juillet, la 3^e Division canadienne est engagée dans une attaque à objectif limité tendant à libérer le plateau et l'aérodrome de Carpiquet d'où l'ennemi a des vues sur le passage de l'Odon. Le terrain lui est âprement disputé par la 12^e S.S. Panzerdivision pendant deux jours. Mais, le 6 au soir, les Canadiens sont maîtres du plateau et possèdent des observatoires d'où ils peuvent surveiller les lisières Ouest de Caen.

L'attaque du 8 Juillet sur Caen

Le maréchal Montgomery donne alors ses instructions pour une opération qui doit amener la chute de la partie de la ville de Caen située sur la rive Ouest de l'Orne. L'attaque est confiée au 1^{er} Corps britannique au profit duquel doit travailler une énorme masse d'aviation. C'est à l'aviation, en effet, qu'est demandé l'écrasement des points d'appui allemands et, aussi, les « interdictions » qui doivent empêcher que leur soient envoyés des renforts et du ravitaillement.

L'action doit être conduite sur des axes convergents par la 3^e Division d'infanterie canadienne partant de Carpiquet et par les 59^e et 3^e Divisions anglaises partant des emplacements qu'elles occupent au Nord de la ville. L'attaque est fixée au 8 Juillet.

Toutefois, les prévisions atmosphériques étant défavorables, c'est le 7 Juillet, de 21 h. 50 à 22 h. 30, que s'effectuent les bombardements de « préparation » par 500 appareils lourds de la R.A.F.

Le débouché de l'attaque se produit le 8 Juillet, à 4 h. 20, avec l'appui et sous la protection des canons du « Rodney », du « Roberts » et du « Belfast » qui interviennent à la limite de portée.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

La progression est rapide, quoique gênée par le bouleversement du terrain. L'ennemi réagit sporadiquement, mais se trouve dans l'obligation de se retirer de Caen. A 20 heures, la 3^e Division canadienne a pris Franqueville et ses engins blindés sont aux lisières Ouest des faubourgs de Caen. La 59^e Division anglaise est dans Saint-Contest et La Bijude. La 3^e Division anglaise est dans la partie Nord-Ouest de Caen. C'est le 9 Juillet au matin, dans les Docks, que la 3^e Division canadienne, venue de l'Ouest, fait sa jonction avec la 3^e Division anglaise venue du Nord. Les ponts sur l'Orne sont détruits. Seules, quelques patrouilles peuvent passer sur la rive droite car l'ennemi tient fortement le faubourg de Vaucelles (x).

L'infiltration vers Thury-Harcourt

A partir du 10 Juillet, aux abords de Caen, le front reste stationnaire. La pression britannique s'exerce maintenant plus à l'Ouest, vers Thury-Harcourt, où une progression lente et continue, mais coûteuse, se poursuit dans le bocage. Brusquement même, à l'Est de l'Odon, des éléments du 2^e Corps canadien lancent une attaque à objectif limité à laquelle les Allemands ne peuvent faire face que par un engagement nouveau de leurs Unités blindées. Celles-ci ne peuvent ainsi ni se reformer, ni entretenir leur matériel. Déjà apparaissent, pour ces coups de boutoir, les Kampfgruppen dans lesquels vont s'émettre les dernières divisions blindées allemandes susceptibles, encore, de fournir un effort sérieux.

(x) Certaines de ces patrouilles sont guidées par des Français connaissant bien la région.

Les attaques décisives

(6 Juillet - 1^{er} Août)

A partir de la mi-juillet, l'usure des réserves allemandes immédiatement disponibles derrière le front de Normandie est suffisamment avancée pour que le Haut-Commandement allié puisse envisager le déclenchement d'opérations de plus grande envergure. Ses plans prévoient alors :

- pour le 16 Juillet : une offensive de diversion déclenchée vers le Sud-Est en partant de la tête de pont de l'Odon ;
- pour le 18 Juillet : une offensive qui, utilisant la tête de pont conservée sur l'Odon en aval de Caen, conduirait au débordement de la ville par l'Est et ferait peser une menace sur les communications de la VII^e Armée allemande ;
- pour le 19 Juillet, enfin : l'attaque principale au cours de laquelle, dans la région de Saint-Lô, les forces américaines percerait le front allemand pour atteindre Coutances et Avranches et, de là, les ports bretons dont les marines alliées ont le plus pressant besoin.

Les deux premiers projets seront appliqués. L'attaque prévue pour le 19 Juillet ne sera déclenchée que le 25 et ses conséquences seront bien différentes de celles qui avaient été envisagées antérieurement.

L'attaque de diversion du 16 Juillet

Le 16 Juillet, en effet, la 2^e Armée britannique attaque vers le Sud-Est, entre Evreux et Esquay, en exploitant la tête de pont pratiquée sur l'Odon. Les résultats territoriaux de l'opération sont faibles. Mais l'ennemi doit engager une importante fraction des deux divisions blindées conservées à la disposition du Commandement.

L'attaque du 18 Juillet sur la rive droite de l'Orne

Et le 18 Juillet, commence la deuxième opération prévue, beaucoup plus importante. En effet, l'intention du Commandement britannique est :

- d'élargir la tête de pont conservée sur l'Orne vers Ranville ;
- de couper les communications des éléments ennemis tenant les quartiers Sud-Est de la ville de Caen par une poussée sur l'axe Ranville, Sannerville, Gagny, Bourguebus ;
- d'atteindre Falaise par une exploitation rapide de la percée obtenue.

Les moyens mis en œuvre comprennent 3 divisions blindées (x), mais la division chargée de réaliser la rupture ne doit opérer, initialement, que sur un front de 500 mètres.

Un très gros appui a été demandé à l'artillerie et à l'aviation. La préparation doit être réalisée par l'artillerie moyenne — 200 pièces de 150 m/m — et par l'aviation lourde américaine. L'appui a été confié à l'artillerie légère — 600 pièces de 105 m/m — qui, à la limite de portée doit être relayée par l'aviation moyenne travaillant en accompagnement. La protection — « fond de tableau » et flancs — doit être assurée par l'aviation lourde.

C'est la 11^e Division blindée qui reçoit la mission de réaliser la rupture. La division blindée de la Garde doit, à gauche (Est) élargir la brèche. L'exploitation éventuelle est confiée à la 7^e Division blindée.

L'attaque est fixée au 18 Juillet, 7 h. 45.

Dès 1 h. 45, la mise en place est terminée.

Le bombardement aérien commence vers 5 h. 30 et dure moins de deux heures. 2.000 bombardiers de la R.A.F. et des VIII^e et IX^e Armées de l'air américaines lâchent plus de 7.000 tonnes de bombe sur les organisations ennemis, sur les arrières et les flancs de la zone attaquée.

(x) Les divisions blindées britanniques comptent alors une brigade blindée et une brigade d'Infanterie portée.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Les bombes sont équipées de fusées instantanées ou de fusées « à influence » (x) de façon à éviter la production des entonnoirs qui s'étaient révélés si gênants pendant l'attaque du 8 Juillet.

Enfin, à 7 h. 45, l'Artillerie commence à tirer et les Unités blindées quittent leur base de départ précédées de chars « Scorpion » (y) chargés de leur frayer un passage dans les champs de mines. L'infanterie des 1^{er} et 2^e Corps canadiens progresse sur les flancs.

L'ennemi, d'abord, réagit faiblement. Le choc est supporté par des éléments de la 21^e Panzerdivision et de la 16^e Division de parachutistes qui, manifestement, ont été « sonnés » par la préparation aérienne. Aussi, à partir de 8 h. 40, la voie ferrée Caen-Troarn est-elle atteinte. L'Artillerie, alors, lève son tir et l'applique derrière les chars afin de neutraliser les points d'appui dépassés et non réduits. Sur le flanc droit de l'opération, l'infanterie entre à 9 heures dans Cuverville qui, à 10 h. 15, est nettoyé. Demouville est pris peu de temps après.

Vers 12 heures, le premier objectif est atteint. La 29^e Brigade blindée se bat au Nord de Cagny et aux abords de Frenouville. Mais l'alimentation de la bataille est difficile, car la petite tête de pont sur l'Orne ne débite pas. La 7^e Division blindée, unité de deuxième échelon, ne peut s'engager comme il a été prévu.

Or, à partir de 14 heures, la résistance ennemie se « raidit » progressivement. Des canons automoteurs bien placés se révèlent sur la ligne Frenouville, Hubert-Folie, Bras et, grâce à d'excellents champs de tir, utilisent toute la portée de leurs armes. A 14 h. 45, des unités de chars « Panther » (z) contre-attaquent, venant de Four-Frenouville et de la route de Lisieux. Six chars allemands sont détruits, mais l'infanterie britannique a subi des pertes sévères et un dépassement de ligne doit être opéré.

(x) Fusées contenant un amplificateur commandé par une cellule photo-électrique et permettant l'éclatement de la bombe à « hauteur-type ». Les fusées de proximité contenant un poste émetteur-radio — dites fusées Pozit — ne seront employées dans la lutte terrestre qu'en janvier 1945, pour l'opération des Ardennes.

(y) Chars équipés de fléaux rotatifs frappant le sol pour faire exploser les mines.

(z) 50 chars environ. Probablement un bataillon.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Vers 16 h. 30, l'ordre est donné de reprendre la progression vers Bourguebus, mais il ne peut être exécuté. Dans la journée, les deux divisions blindées de premier échelon ont perdu 115 chars...

Dans la nuit du 18 au 19 juillet, les unités se réorganisent. Mais les Allemands, par leur aviation et leurs pièces à longue portée, bombardent les passages sur l'Orne au plus grand dommage des unités entassées dans le voisinage des ponts.

Le 19 Juillet, à l'aube, les circonstances atmosphériques sont nettement défavorables (x). Cependant l'attaque reprend sur Bras et Hubert-Folie. Elle échoue à Bras, mais réussit à Hubert-Folie. Aussitôt, une poussée est entreprise en direction de Bourguebus qui sera atteint dans la journée. C'est alors que les Allemands se retirent des faubourgs de Vaucelles dans lesquels entrent des éléments de la 3^e Division canadienne.

Le 20 Juillet, le calme revient dans la région de Caen. L'ennemi se replie lentement et méthodiquement sur les crêtes situées à 8 km. au Sud de la ville.

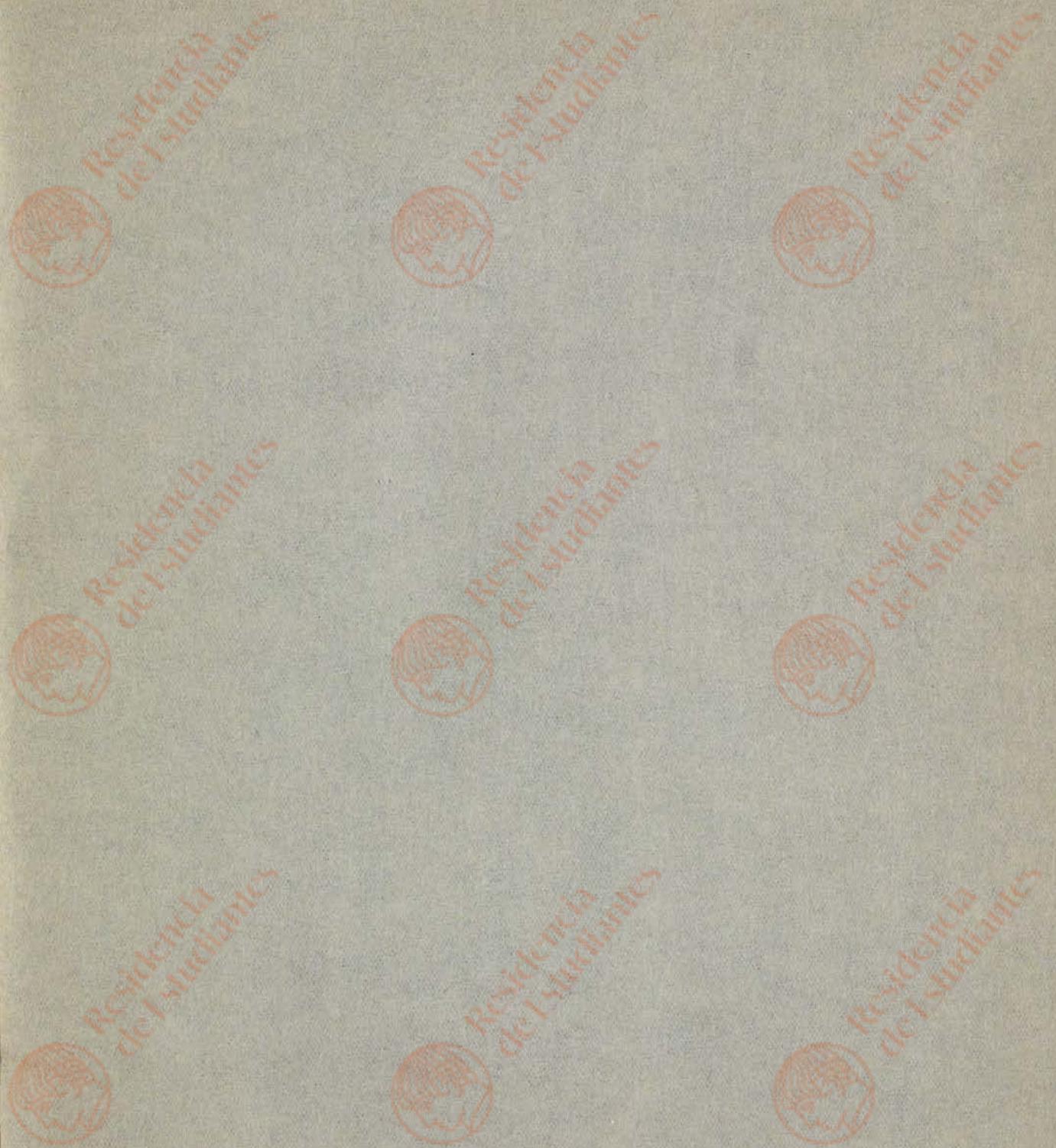
La bataille est terminée.

L'objectif fixé par le Haut-Commandement allié n'a pas été atteint. Mais la tête de pont sur l'Orne est maintenant agrandie et la ligne tenue par la 2^e Armée britannique permet d'envisager le déploiement de nouvelles grandes unités. Enfin, les divisions blindées allemandes ont été tenues en haleine et deux d'entr'elles — les 21^e et 12^e S.S. Panzer — ont été sérieusement malmenées.

A partir du 20 Juillet, dans la zone d'action britannique, l'attention est attirée par une reprise de l'activité dans la région de Villers-Bocage où les infiltrations continuent en direction du Mont-Pinçon. Les Allemands ne semblent plus, dans ce secteur, offrir une ligne de défense continue et ne réagissent que par des coups de boutoir où quelques éléments blindés appuient de petites unités d'infanterie.

Pendant ces opérations, l'aviation alliée reste maîtresse absolue du ciel, et intervient constamment dans la lutte terrestre. Mais sa suprématie ne s'étend pas seulement au champ de bataille.

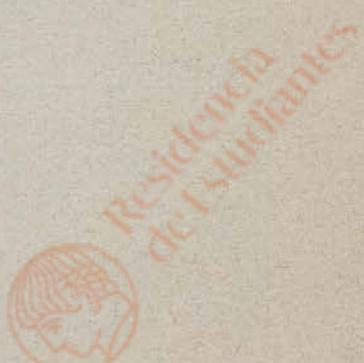
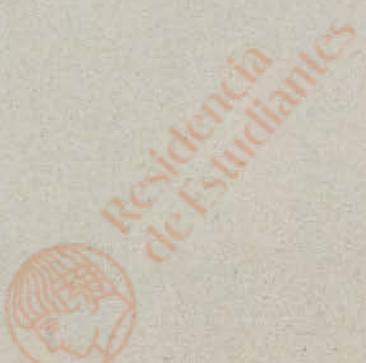
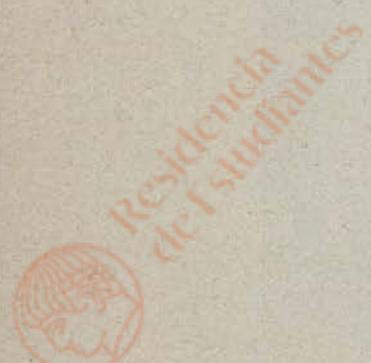
(x) L'attaque américaine prévue pour le 19 juillet a été décommandée.







Général LECLERC



« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Sur les arrières des troupes allemandes, en effet, l'aviation stratégique continue son travail de démolition systématique. Dans les semaines qui ont suivi le débarquement, elle s'est attaquée avec succès aux raffineries de pétrole et aux usines d'essence synthétique. L'armée allemande, de plus en plus, fait installer des gazogènes sur ses véhicules...

Partout, d'autre part, une « interdiction » sévère isole de l'arrière la zone de combat, ce qui, joint aux interceptions réalisées par les unités de l'Armée de l'Intérieur, laisse les Divisions en ligne pratiquement réduites à leurs propres moyens. Une division blindée venant de Galicie Centrale met cinq jours pour gagner la frontière française ; mais il lui en faut quinze, ensuite, pour rejoindre le front. Certaines unités de la 276^e Division d'Infanterie allemande, parties du Sud de Bordeaux, mettent deux jours pour atteindre Le Mans ; mais d'autres en mettent six et elles doivent continuer leur déplacement en camion, à pied ou à bicyclette, mettant plus de dix jours pour couvrir moins de 160 kilomètres ! Certaines unités sont rationnées à un repas par jour.

Aux abords immédiats du champ de bataille, la menace est encore plus tyrannique. Les convois allemands ne peuvent se déplacer de quarante kilomètres, sur quelque route que ce soit, sans rencontrer au moins un « barrage aérien ». De jour, les isolés eux-mêmes sont attaqués par l'aviation ! A ce régime, les munitions elles-mêmes commencent à faire défaut.

Au contraire, dans le même temps, les forces alliées ne cessent de se renforcer. Dans la zone d'action britannique, la 1^{re} Armée canadienne du général Crerar entre en ligne à l'Est de la route Caen-Falaise pour constituer, avec la 11^e Armée britannique le 21^e Groupe d'Armée confié au maréchal Montgomery (x).

A l'Ouest, la III^e Armée américaine vient de commencer ses débarquements et ses unités s'installent au cantonnement dans la région de Carentan. Son chef, le général Patton, spécialiste de l'Armée Blindée et réputé pour son dynamisme, intéresse au plus haut point les organes de

(x) Cette organisation ne sera rendue officielle que le 31 juillet.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

recherches des Services Secrets allemands. Cette III^e Armée entre, avec la 1^{re} Armée, dans la composition du 12^e Groupe d'Armées américaines aux ordres du général Bradley (y).

En somme, à partir du 20 Juillet, le Haut-Commandement allié a atteint le but qu'il s'était proposé un mois plus tôt. D'importants moyens ont été lancés sur le continent et sont maintenant déployés sur une ligne jalonnée approximativement par l'estuaire de l'Orne, les lisières de Troarn, Bourguebus, Saint-André, Esquay, Evrecy, les abords de Caumont, Saint-Lô, La Haye-du-Puits.

Partout, sur cette ligne, les forces alliées font sentir leur pression.

En face d'elles, les troupes allemandes se réorganisent. Dans la partie orientale du théâtre d'opérations, au Sud de Caen, la défense allemande est vigilante ; c'est en arrière de Caen que se situe encore le centre de gravité des réserves : 800 chars moyens ou lourds sur les 1.000 que l'armée allemande possède en Normandie. Plus à l'Ouest, dans le bocage où le terrain se prête à l'action des petites unités, le contact est plus lâche et les moyens utilisés plus réduits.

Il pleut toujours. La lutte s'arrête. Pour la première fois, le communiqué N° 93 du 22 juillet se limite à un laconique « Rien à signaler ».

La percée Saint-Lô - Avranches

A partir du 23 Juillet, les circonstances atmosphériques redeviennent favorables et l'aviation alliée peut intervenir à nouveau dans de bonnes conditions. Rien ne s'oppose, par conséquent, au déclenchement de l'opération principale antérieurement prévue pour le 19 Juillet. L'ennemi résistant à la poussée anglo-canadienne dans la région de Caen, le Haut-Commandement a l'intention de percer le front à l'extrême occidentale du théâtre d'opérations. Le « flanc découvert » ainsi créé pourra être exploité :

- pour investir la Bretagne et conquérir les ports bretons par une manœuvre comparable à celle qui a amené la chute de Cherbourg ;

(y) Cette organisation ne sera rendue officielle que le 6 août.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

— pour « manœuvrer » les forces allemandes de Normandie dont il deviendra alors possible de menacer les lignes de communications.

La percée est confiée à des éléments de la 1^{re} Armée américaine. Initialement, elle doit être réalisée sur le front du VII^e Corps, entre Périers et Saint-Lô et élargie par les VIII^e et XIX^e Corps, qui l'encadrent. Un considérable appui aérien est prévu.

L'opération, dans la zone d'action du VII^e Corps, doit se dérouler en trois phases :

Tout d'abord, après une préparation d'artillerie et d'aviation, trois divisions d'infanterie doivent atteindre la ligne Lessay - Périers - Saint-Gilles considérée comme limite arrière de la zone où l'ennemi a accumulé ses champs de mines.

Puis, dans un deuxième temps, trois autres divisions (dont deux divisions blindées) doivent prendre le combat à leur compte et atteindre la ligne Marigny, Le Mesnil-Herman et Tessy-sur-Vire (x).

Enfin, à partir de la conquête de cet objectif, les divisions blindées doivent exploiter vers le Sud en direction générale d'Avranches avec l'appui et sous la protection des forces aériennes.

Le VIII^e Corps prendra à son compte les opérations dans la zone côtière.

La date de l'attaque est fixée au 25 Juillet.

Le 24 Juillet, commence la « préparation » aérienne. 1.500 bombardiers larguent plus de 4.000 tonnes de bombes sur les avancées de la position ennemie et sur certains points d'appui bien repérés. Puis, le 25 au matin, 1.500 bombardiers lourds de la VIII^e Armée américaine

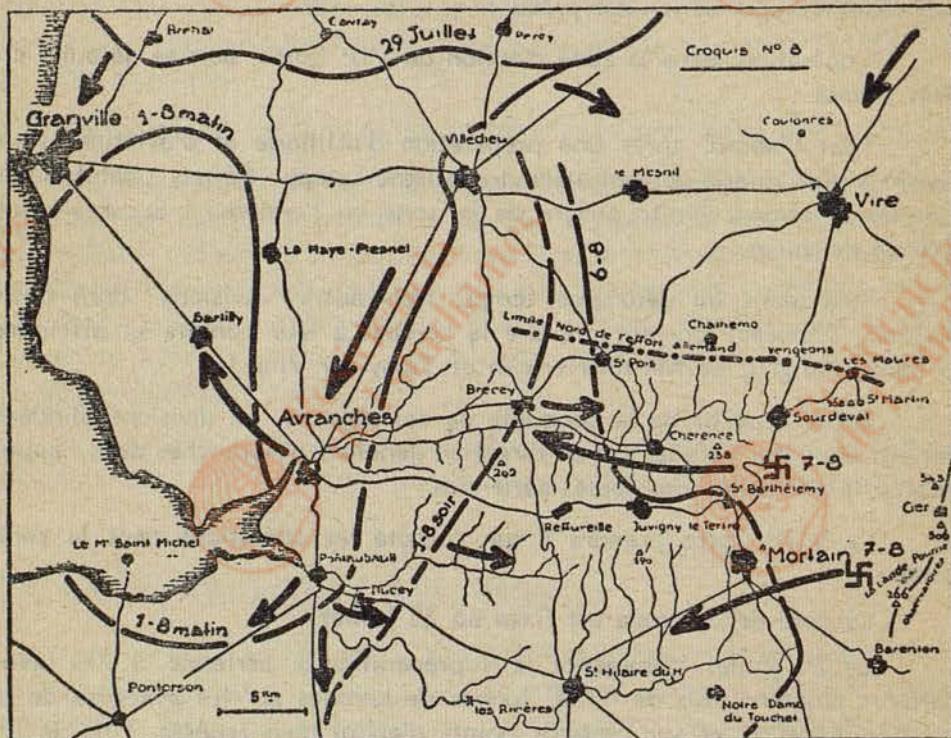
(x) Ordre de bataille du VII^e C.A. : 1^{re}, 4^e, 9^e, 30^e D.I.M. (U.S.) ; 2^e et 3^e D.B. (U.S.)
Ordre de bataille du VIII^e C.A. : 8^e, 79^e, 83^e, 90^e D.I.M. (U.S.) ; 4^e D.B. (U.S.), puis,
ultérieurement 6^e D.B. (U.S.).

Unités allemandes identifiées :

- devant le VII^e C.A. : éléments des 2^e S.S. Pz. et Pz. Lehr — des 2^e et 3^e Divisions de Parachutistes et de la 265^e D.I. ;
- devant le reste du Groupe d'Armées : éléments des 77^e, 243^e, 353^e, 266^e, 268^e, 275^e Divisions d'Infanterie, 2^e Pz. S.S., 17^e Pz. S.S.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

et 400 bombardiers lourds de la R.A.F. larguent 5.000 à 6.000 tonnes de bombes, à l'Ouest de Saint-Lô, sur une zone n'excédant pas 8 kilomètres de front sur 1.500 mètres de profondeur. Pendant ce temps, l'aviation légère attaque les organisations repérées au sol. L'effet est considérable : toute la défense allemande est neutralisée, toutes les liaisons de coman-



dement et de renseignements sont rompus. Mais la précision est... approximative ! Les bombardiers américains tuent le général Mac Nair, Sous-Chef d'Etat-Major, venu vérifier la qualité de la préparation...

Puis, à 12 h. 30, attaquent les 9^e, 4^e et 30^e Divisions d'infanterie, la 4^e étant chargée de l'effort principal sur la direction Amigny - Saint-Gilles. Dès le débouché, la 30^e Division est gênée par le feu de batteries

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

non neutralisées tandis que la 9^e se heurte à des unités de parachutistes qui réagissent vigoureusement. Mais, au centre, la 4^e progresse et, dans la nuit, la route Périers - Saint-Gilles est atteinte.

Le 26 Juillet, à l'aube, l'attaque est reprise par la 1^e Division d'Infanterie et les 2^e et 3^e Divisions blindées qui, maintenant, sont en premier échelon. Dans la journée, elles entrent dans Lozon, Marigny, Saint-Gilles et coupent la route Saint-Lô - Coutances.

Le même jour, le VIII^e Corps attaque dans le secteur côtier en direction de Saint-Sauveur - Lendelin et le XIX^e Corps fait sentir sa pression dans la région de Saint-Lô.

Le 27, les localités de Périers et Lessay sont prises et la progression continue vers Coutances que l'ennemi essaie de couvrir afin de pouvoir organiser un repli vers le Sud. Mais, le 28, le VIII^e Corps avec les 4^e et 6^e Divisions blindées, entre dans Coutances et exploite vigoureusement vers le Sud. Plus à l'Est, le XIX^e Corps progresse au Sud de Saint-Lô. Il coupe la boucle de la Vire et entre dans Tessy.

A partir du 28, la résistance allemande s'effondre. L'aviation alliée interdit toute manœuvre et, manifestement, dans ce terrain coupé et compartimenté, le Commandement allemand manque d'infanterie. Tous ses points d'appui, neutralisés, sont débordés rapidement et, un à un, réduits. Le 29, les 4^e et 6^e Divisions blindées du VIII^e Corps franchissent la Sienne au Sud de Coutances. Le 30, la route nationale Avranches-Caen est atteinte. Le 31, les éléments de la 4^e Division blindée américaine pénètrent dans Avranches faiblement défendue (x), fermant ainsi toute voie de retraite aux éléments allemands qui occupent la région de Granville (x).

(x) Avranches n'est défendue que par quelques éléments d'infanterie, des douaniers et des organisations sédentaires. Mais la ville est couverte par des canons d'assaut.

Au Nord, l'accès de la ville, perché en haut d'une falaise, est très difficile. Au Sud, le fossé anti-chars prévu par l'organisation Todt n'a pas été creusé ; mais des tas de sable ont été déposés dans les rues pour ralentir la marche des chars. Un seul blockhaus est terminé.

Les chars américains qui se présentent devant le passage de la Sélune aux abord N. de la localité sont vigoureusement reçus : plusieurs sont détruits. Aussi se bornent-ils à conserver le contact de l'ennemi, sans insister...

Pendant ce temps, un bataillon américain, franchissant la Sélune, à gué, en aval de la ville, déborde celle-ci par l'Ouest et attaque les lisières Sud (Cote 100), faiblement défendues. Avranches est alors, à nouveau, l'objet d'une attaque frontale qui, cette fois, réussit.

C'est d'Avranches que les observatoires américains préparent l'enlèvement routier de Pontaubault et que s'amorce la progression vers Ducey.

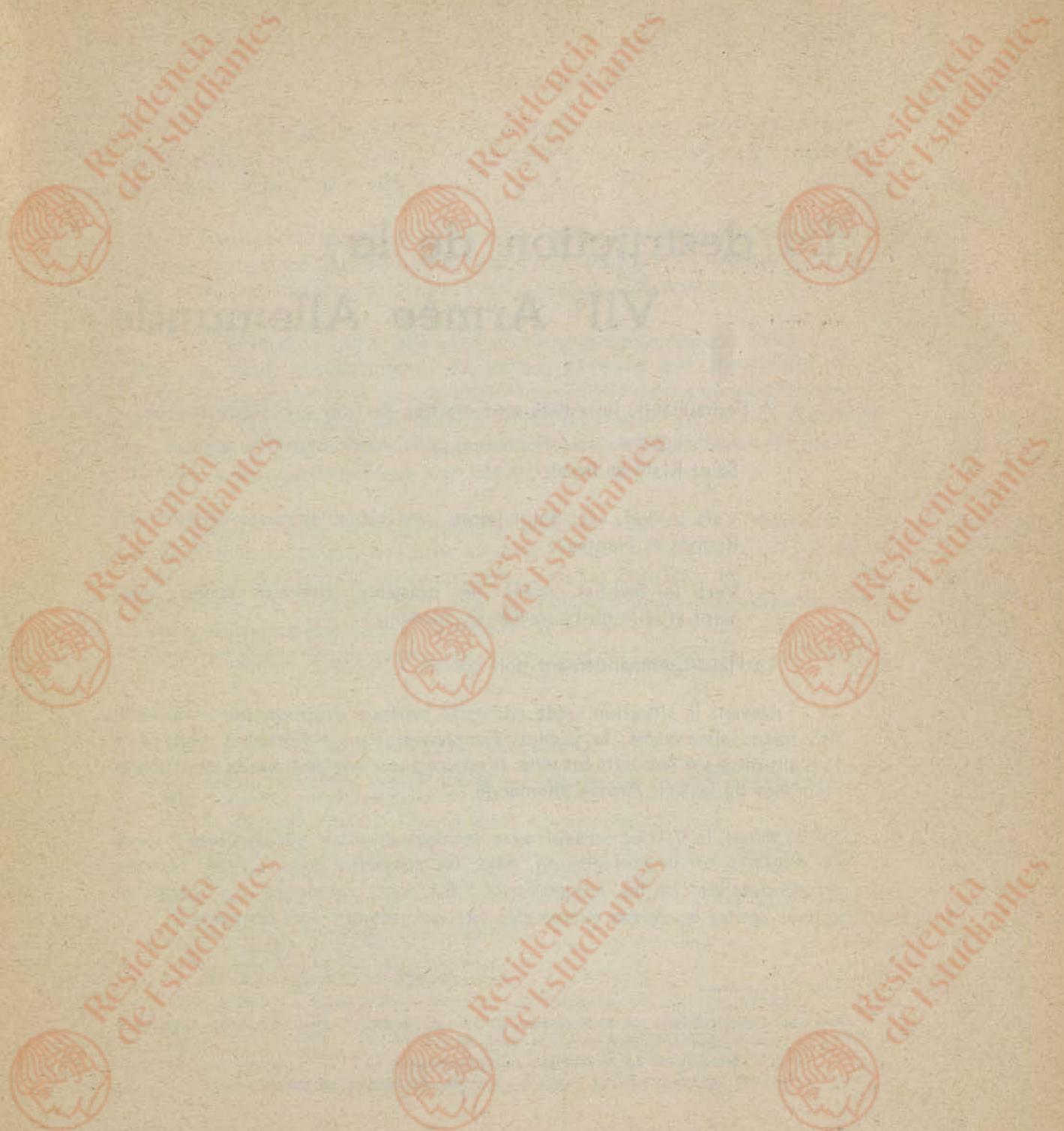
« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Le 31 au matin, l'avance de la 1^{re} Armée américaine, canalisée par le centre de résistance de Villedieu-les-Poëles, qui n'a pu être réduit, est jalonnée par la ligne générale Bréhal, Isières Sud d'Avranches, Isières Ouest de Villedieu, Percy, Tessy-sur-Vire.

Le 1^{er} août au matin, une nouvelle poussée vers le Sud rend les forces américaines maîtresses du nœud routier de Pontaubault. Aussitôt, brusquement, la III^e Armée américaine du général Patton entre en ligne et, dépassant la 1^{re} Armée, lance ses détachements d'exploitation vers le Sud.

(x) A Granville, dès le 31 juillet, les artilleurs font sauter leurs pièces et les Allemands se retirent vers le Sud. Certains éléments suivent la côte jusqu'aux abords d'Avranches, franchissent la Sélune à marée basse et se réfugient sur la longue bande sablonneuse qui constitue la pointe de Rochtorin. Ils semblent attendre du secours des unités allemandes encore installées dans les îles anglo-normandes.

Mais attaqués par des forces américaines, les points d'appui allemands sont rapidement réduits.



La destruction de la VII^e Armée Allemande

À Pontaubault, les Alliés sont maîtres de trois grands itinéraires.

- Vers l'Ouest, vers Pontorson, une route nationale conduit vers Saint-Malo et Brest.
- Vers le Sud, vers Saint-James, une route nationale conduit vers Rennes et Nantes.
- Vers le Sud-Est, enfin, un troisième itinéraire conduit vers Saint-Hilaire-du-Harcouet et Alençon.

Le Haut-Commandement doit choisir.

Devant la situation créée par cette brusque irruption sur les arrières des forces allemandes, le général Eisenhower juge maintenant secondaire la main-mise sur les ports bretons. Il envisage comme possible la destruction complète de la VII^e Armée allemande.

Aussi, le VII^e Corps seul, avec ses deux divisions blindées, est-il lancé en direction de la Bretagne où, déjà, les chasseurs parachutistes français du 4^e Bataillon et les groupements F.F.I. ont commencé les opérations actives contre les forces allemandes (x) qui refluent vers les ports.

(x) Les forces allemandes de Bretagne, au 1^{re} août, s'élèvent à environ 75.000 hommes :
— 3 Divisions d'Infanterie (265^e, 266^e, 344^e) ;
— des éléments de la 2^e Division de Parachutistes ;
— 45.000 hommes environ répartis dans les différentes garnisons.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Tout le reste de la III^e Armée fonce vers le Sud. Les détachements de découverte sont découplés et les grandes unités elles-mêmes progressent au mépris de toute prudence (x).

Pendant ce temps, la 1^{re} Armée regroupe ses forces, les installe face à l'Est et au Sud-Est, afin d'assurer la sécurité des éléments de la III^e Armée qui s'engouffrent dans l'étroit couloir d'Avranches.

A partir du 1^{er} août, elle amorce une progression lente et méthodique dans les deux compartiments de terrain jumeaux que constituent les vallées de la Sée et de la Selune. Les unités allemandes reculent lentement, disputant les carrefours, les chemins creux, les fermes. De part et d'autre, la lutte prend le caractère d'engagements entre petites unités où les engins blindés ne sont employés que pour régler des incidents locaux.

Le 2 août, les forces américaines prennent Coulouvray et Reffuveille et entrent dans Juvigny-le-Tertre et Saint-Hilaire-du-Harcouet. Le 3 août, elles sont à Mortain où elles occupent, avec un bataillon, les hauteurs à l'Est de la ville. A partir du 4 août, la résistance allemande s'organise et les progrès américains dans les vallées de la Sée et de la Selune deviennent insignifiants. Les forces américaines sont dans la localité de Le Teilleul

(x) Suivons, par exemple, la 90^e Division d'Infanterie :

Le 2 août, la 90^e D.I., qui comptait au VIII^e C.A. (1^{re} Armée), passe au XV^e C.A. (3^e Armée). Elle reçoit aussitôt l'ordre de s'emparer des passages de la Sélune, à Saint-Hilaire-du-Harcouet ; puis de couvrir Avranches, face à l'Est.

Le Commandant de la Division forme trois groupements :

Groupement A : aux ordres du Lieutenant-Colonel commandant le 712^e Bataillon de Chars avec les éléments de Reconnaissance et une Compagnie de Chars (D/712).

Mission : découverte sur l'axe Avranches-Saint-Hilaire.

Groupement B : aux ordres du Colonel commandant le 358^e R.I. avec un Bataillon d'Infanterie (111/358).

un Groupe d'Artillerie (344^e Bataillon),
une Section du Génie,
un Escadron de Tanks-Destroyers.

Mission : appui du Groupement A.

Groupement C : le reste de la Division, qui marche en convoi, à 45 minutes.

Dès le début, le Groupement A détruit ou disperse des résistances légères puis... sa trace est perdue ! Sa mission est alors confiée au Groupement B qui s'engage pour la conquête des passages de la Sélune. Mais certains de ces éléments seront trouvés quelques jours plus tard dans la région d'Ernée.

Pendant ce temps, la 90^e Division progresse en colonne de route !

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

aux lisières Ouest de Barenton, sur les hauteurs à l'Est de Mortain, à Saint-Barthélémy, à Chérencé-le-Roussel, à Saint-Poix. Les Allemands qui ont miné tous les accès de la forêt de Mortain, tiennent les hauteurs de la Lande-Pourrie d'où de magnifiques observatoires permettent, par beau temps, de voir le Mont Saint-Michel et la mer.

Peu à peu, le secteur se calme. Mais de violents combats d'infanterie se déroulent dans le bocage au delà de Gathemo. Le XIX^e Corps est entré dans Tessy-sur-Vire ; le V^e Corps est aux prises avec la 3^e Division allemande de parachutistes qui défend la forêt de Cerisy. Plus à l'Est, dans le secteur anglo-canadien, le front est l'objet d'une vigoureuse pression ; mais les alliés se heurtent à des barrages de canons anti chars et de canons automoteurs qui leur interdisent même de venir au contact des points d'appui allemands.

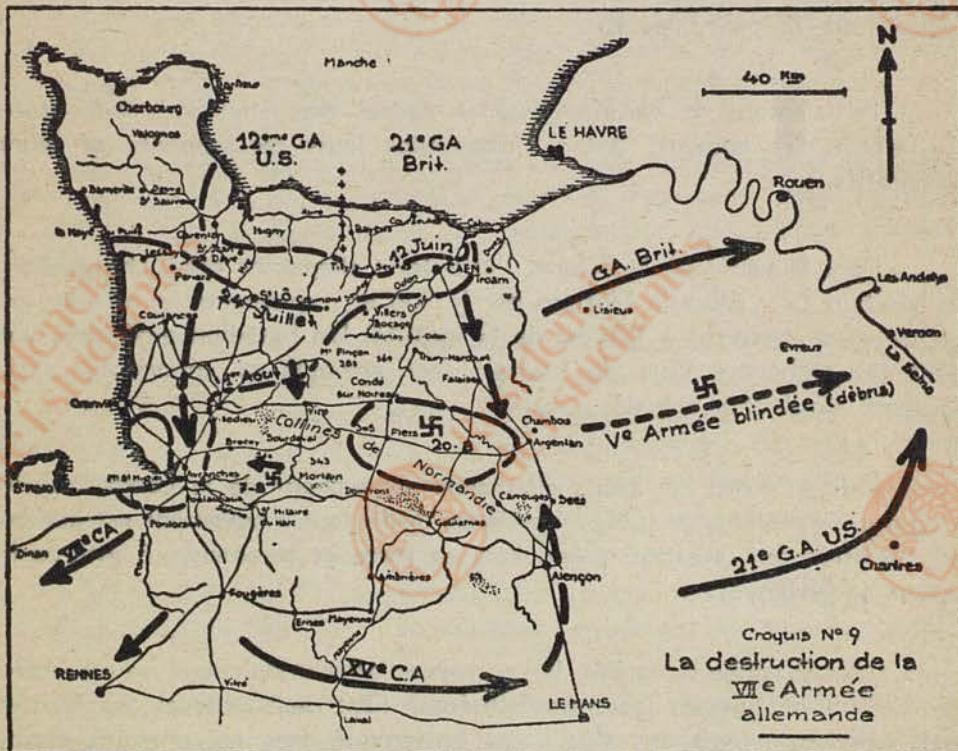
Or, à ce moment, l'intérêt se concentre sur la progression spectaculaires des éléments de la III^e Armée. Le XV^e Corps est entré le 5 août à Fougères et Ernée et le 6 août à Mayenne et Laval. Derrière lui suivent les XII^e et XX^e Corps.

Mais, tandis que le XX^e Corps se dirige à toute vitesse vers Châteaubriant et Angers afin de prendre à son compte la couverture de l'opération qui avait été assurée jusqu'alors sur la Loire par les seules forces aériennes, le XV^e Corps, arrivé au Mans, remonte brusquement vers le Nord, vers Alençon. Les VII^e et VIII^e Armées allemandes sont attaquées sur les deux flancs et menacées d'encerclement.

- par les mouvements de la 1^{re} Armée américaine et de la II^e Armée britannique qui tendent à faire leur jonction vers Vire ;
- par les mouvements de la III^e Armée américaine et de la 1^{re} Armée canadienne qui maintenant, marchent à la rencontre l'une de l'autre vers Argentan et Falaise.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Cependant, la manœuvre américaine présente des points faibles : la longueur de la ligne de communications de la III^e Armée et, surtout, le danger que fait peser sur elle la présence de forces allemandes dans la région Mortain-Sourdeval. D'un développement de plus de trois cents



kilomètres, les communications de la III^e Armée entre Avranches et Pontaubault, n'utilisent qu'une seule route principale, à moins de 30 kilomètres d'une ligne tenue par l'ennemi.

Aussi le Commandement allemand rassemble-t-il toutes ses disponibilités à l'Est de Mortain. Quatre divisions blindées — les 1^{re} S.S., 2^e S.S., 2^e et 116^e — et quatre divisions d'infanterie, sont ainsi amenées, par des mouvements de nuit, sur leurs positions de départ dans le massif

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

de la Lande-Pourrie. En même temps, les bombardiers allemands sont retirés de leur mission nocturne de pose de mines. Et, le 7 août à l'aube, toutes ces forces sont lancées vers l'Ouest afin d'atteindre la mer vers Avranches et Pontaubault et d'isoler ainsi les éléments de la III^e Armée en marche maintenant vers le Sud et vers l'Est. Dans le même temps, une contre-attaque est déclenchée vers le Nord, sur Vire, afin d'assurer la sécurité du flanc de l'opération.

Initialement, la surprise joue en faveur des Allemands qui, grâce au terrain très couvert, ont pu dissimuler leurs mouvements et leurs préparatifs.

Dans la vallée de la Sélune, l'infanterie allemande débouche du bois de Mortain (x), déborde Mortain par le Sud et, rapidement, progresse sur les crêtes se trouvant à l'Ouest de la localité. Un bataillon américain qui tient les rochers à l'Est de Mortain, est encerclé et commence, avec l'ennemi, un duel au mortier... (y)

Plus au Nord, les chars allemands débouchent de la Lande-Pourrie sur Saint-Barthélémy et Juvigny-le-Tertre. Mais leur mouvement est aperçu par l'aviation qui, aussitôt, prend l'air en force et commence à intervenir autour de Juvigny.

Dans la vallée de la Sée, la progression allemande prend un caractère très différent. Quittant les crêtes situées à l'Est de Sourdeval, les formations blindées allemandes s'infiltrent lentement dans les chemins creux du Bocage. Elles ne peuvent aller très loin sans être repérées par l'aviation qui a été alertée par les mouvements décelés autour de Juvisy. Aussitôt, les chars allemands se ruent à toute vitesse vers l'Ouest et parviennent jusqu'au Ménil-Adelé où ils s'engagent contre l'infanterie et les chars américains. Après deux heures de dur combat, ils doivent refluer. Mieux

(x) Sur des « Jeeps » prises aux Américains.

(y) Il ne sera dégagé que le 12 août ; mais son ravitaillement sera assuré par la population, puis par des parachutages.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

armés, plus fortement blindés, les chars allemands, dans le Bocage, sont gênés par leur empattement et, aussi par la longueur démesurée de leur arme. Engagés dans un chemin creux, ils ne peuvent en sortir et ne peuvent, non plus, manœuvrer leur tourelle. Que le premier char d'une colonne soit immobilisé par un obus ou une mine, que le dernier char soit victime d'un fantassin porteur d'un bazooka et les chars intermédiaires sont perdus. Au bout d'une journée de lutte, les formations blindées allemandes ont subi des pertes telles que l'offensive, dans la vallée de la Sée, dégénère rapidement en une indécise rencontre de petites unités d'infanterie.

Le 8 Août, l'aviation américaine intervient d'une façon massive à Juvisy et, surtout, à Saint-Barthélémy où les « Typhoon » lance-fusées de la II^e Armée tactique écrasent systématiquement les colonnes blindées allemandes.

A partir du 10 Août, les gains allemands sont insignifiants et l'offensive n'apparaît plus que comme un geste désespéré. Pourtant, des renforts en engins blindés arrivent et sont engagés dans la bataille. Vraisemblablement, la vue des objectifs que les Allemands ont, des observatoires de Sourdeval et de Mortain, incite leur Commandement à persister dans sa volonté de rechercher la percée vers Avranches.

Le 11 Août, le VII^e Corps américain reprend l'initiative des opérations et, dès le 12 Août, des éléments allemands se mettent en retraite vers l'Est.

Le Commandement allemand reconnaît donc l'échec de sa tentative. Elle eut pu réussir et gêner considérablement la progression des forces alliées. Mais les circonstances atmosphériques particulièrement bonnes ont permis l'engagement massif des forces aériennes. Ecrasées par les escadrilles d'avions lance-fusées, coupées de leur ravitaillement en essence (x), servies par un personnel ayant un besoin manifeste de repos et déjà décimées par des combats antérieurs, les quatre divisions blindées

(x) Beaucoup d'unités ont perdu leurs citernes à essence du fait de l'aviation ou des F.F.I. Dans un bataillon, par exemple, l'essence des réservoirs des chars de deux compagnies a été utilisée pour faire le plein des réservoirs de la 3^e Compagnie.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

engagées étaient incapables de fournir un effort prolongé. Quant aux divisions d'infanterie qui les accompagnaient, elles ne possédaient pas toutes une réelle valeur combative, telle la 363^e Division où se trouvaient de nombreux Tchèques et Alsaciens-Lorrains, enrôlés de force dans l'Armée allemande. En somme, le Commandement allemand a été trahi par la faiblesse des moyens d'exécution dont il pouvait encore disposer.

Mais un succès dans cette opération en direction d'Avranches ne pouvait entraîner la décision. Le Haut-Commandement allié tenait en réserve une « opération combinée », devant assurer à la III^e Armée une base de ravitaillement. Et, aussi, les forces allemandes engagées dans les vallées de la Sée et de la Sélune, se trouvent maintenant dans une situation très délicate.

C'est qu'une menace se révèle sur leur flanc Nord. La contre-attaque lancée sur Vire a été arrêtée dès le 8 août et les unités alliées ont repris leur progression de Vire en direction du Sud, pendant que, de l'Ouest, le VII^e Corps se prépare à attaquer vers l'Est pour dégager définitivement la région de Mortain-Sourdeval.

Enfin, bien plus à l'Est, la situation devient dramatique pour l'ensemble des armées allemandes de Normandie.

A partir du 4 Août, en effet, les Anglo-Canadiens, profitant du déplacement du centre de gravité de l'effort allemand, ont accentué leur pression et refoulent devant eux des éléments de la V^e Armée blindée qui manœuvre en retraite.

Le 7 Août, une tête de pont est créée sur l'Orne, en amont de Thury-Harcourt, par des éléments de la V^e Armée britannique pendant que les Canadiens attaquent entre Caen et Bretteville avec l'appui d'un millier de bombardiers lourds de la R.A.F. Après avoir offert une résistance acharnée (x), l'ennemi se replie sur la grande crête Ussy-Potigny et sur le cours de la Liaison entre Rouvres et Maizières où il se défend victorieusement pendant quelques jours.

(x) Qui coûte plus de vies humaines aux Anglo-Canadiens que toutes les opérations entreprises autour de Caen, entre le 6 juin et le 4 août.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Enfin, le 14 Août, après un autre violent raid aérien, les Canadiens de la 1^{re} Armée reprennent leur progression vers Falaise où ils entrent le 17 Août. Aux lisières Sud de Falaise, les 12^e S.S. Panzerdivision essaient désespérément d'enrayer l'avance canadienne.

Pendant ce temps, les forces du XV^e Corps de la III^e Armée américaine qui ont traversé Le Mans le 9 Août, continuent leur progression vers le Nord. C'est alors qu'entre en ligne la 2^e Division blindée française qui combat dans les rangs du XV^e Corps. Aux ordres du Général Leclerc, la 2^e D.B. française, débarquée aux premiers jours du mois d'Août sur les plages du Cotentin, est passée le 5 Août dans le « couloir d'Avranches » (y) Le 8 Août, cette grande unité occupe une position d'attente dans la région située au Sud-Ouest du Mans. C'est là que lui parvient l'ordre d'attaque du XV^e Corps pour la journée du 10.

La 2^e D.B. doit attaquer vers le Nord, en direction générale d'Alençon et occuper ultérieurement les hauteurs de Carrouges, en liaison à droite avec la 5^e Division blindée américaine et appuyant à gauche son flanc découvert à la Sarthe. Derrière ces deux divisions doivent progresser des éléments de la 90^e Division d'infanterie motorisée américaine.

Dans la journée du 10 Août, le XV^e Corps atteint, en bousculant les éléments rencontrés sur sa route, la ligne générale Beaumont-sur-Sarthe, Nouans, Marolles, Saint-Cosmes-de-Vair.

Le 11 Août, le XV^e Corps attaque les formations ennemis qui, au Sud d'Alençon, couvrent les passages de la Sarthe. La 2^e D.B. déborde ou disperse les unités allemandes qu'elle rencontre au carrefour des routes d'Alençon et de Mamers, à Fyé, à Rouesse, aux Mées. En fin de journée, elle entre dans Champfleur et parvient aux lisières Sud-Ouest de la forêt de Perseigne. Dans le même temps, la 5^e D.B. américaine, plus à l'Est, a

(y) Quelques éléments ont été engagés dans la région de Saint-Hilaire-du-Harcouet et les services de renseignements allemands les ont identifiés. Aussi le Commandement allemand sera-t-il surpris, quelques jours plus tard, de trouver la 2^e D.B. française dans une autre région !

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

dépassé Mamers et lancé ses découvertes vers Le Mesle et Mortagne. Dans le courant de la nuit du 11 au 12, par une manœuvre hardie, des éléments de la 2^e D.B. s'emparent des ponts d'Alençon que l'ennemi, surpris, n'a pas le temps de détruire.

C'est donc plus au Nord que les formations allemandes débordées sur l'Orne d'Alençon vont essayer de se rétablir. Mais toutes les unités de premier échelon du XV^e Corps suivent l'ennemi en retraite vers la forêt d'Ecouves et les hauteurs de Saint-Cénery d'où il va tenter de couvrir Alençon.

Or, le 12 Août, sans désemparer, le XV^e Corps attaque en direction générale d'Argentan. La 2^e Division blindée française doit s'emparer d'Ecouché.

Vers 10 h. 00, un groupement de la 2^e D.B., par surprise, réussit à atteindre Sées - Argentan et, aussitôt, est entreprise une manœuvre qui, tout en assurant l'accomplissement de la mission confiée à la 2^e D.B. doit permettre la destruction des forces allemandes qui, face au Sud, sont chargées de tenir le massif de la forêt d'Ecouves. Une partie du groupement de tête continue la progression vers Ecouché et arrive, à la tombée de la nuit en vue de la localité non sans avoir détruit ou dispersé en cours de route, des convois de ravitaillement et de petites unités de chars en mouvement vers l'Est. Le reste du groupement de tête se rabat sur les lisières Nord de la forêt d'Ecouves dont les lisières Sud sont en même temps attaquées par d'autres éléments de la division. De rapides et durs combats s'engagent sous bois qui amènent la destruction d'importants éléments des 116^e et 9^e Panzerdivisionen.

Le 13 Août, la poussée alliée vers le Nord continue. La 5^e D.B. américaine, venant de Mortrée, se heurte à des éléments ennemis qui défendent les lisières sud d'Argentan. Dans le même temps, les éléments avancés de la 2^e D.B. française entrent dans Ecouché, interceptant des colonnes de la 116^e Panzerdivision en retraite vers l'Est. Les ponts sur l'Orne sont intacts. Plus au Sud, d'autres éléments de la 2^e D.B. entrent dans





« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Carrouges, assurant la sécurité du flanc du XV^e Corps et isolant complètement le Massif de la forêt d'Ecouves dans lequel le nettoyage se poursuit.

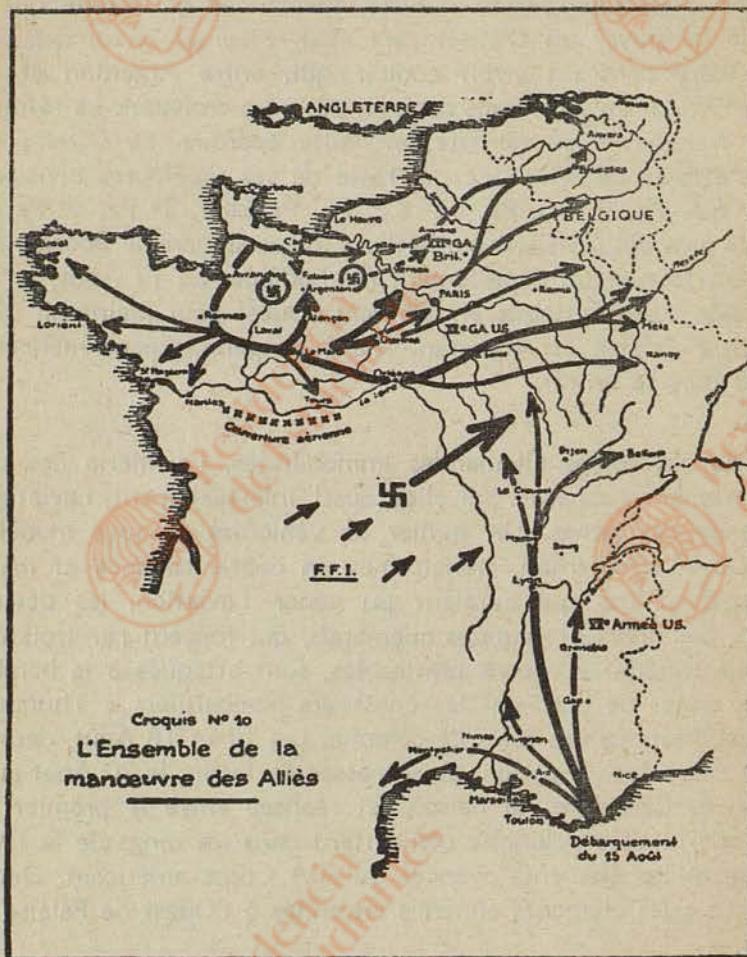
A partir du 14, les unités blindées du XV^e Corps « travaillent » dans un véritable « grouillement » d'unités allemandes qui, coûte que coûte, essaient de se frayer un chemin vers l'Est. Plus au Nord, des colonnes défilent encore dans un étroit couloir qui, entre Argentan et Falaise, s'amenuise de jour en jour, mais dans un désordre croissant. La retraite, peu à peu, se transforme en déroute, en fuite éperdue. Le Commandement allemand s'efforce de retirer ce qui reste de ses meilleures divisions : 1^{re} S.S. Pz, 2^e S.S. Pz, 9^e S.S. Pz, 12^e S.S. Pz, Pz Lehr, 2^e Pz, 9^e Pz et 116^e Pz ; mais le gros des divisions d'infanterie, dispersé dans le Bocage, est bien incapable d'effectuer un déplacement méthodique. Le 17 Août, la 12^e S.S. Panzerdivision contre-attaque encore vers l'Ouest pour maintenir ouvert le passage entre Falaise et Argentan. Mais, dangereusement menacée elle-même, elle doit se retirer.

Et sur les forces allemandes immobilisées, l'artillerie des divisions alliées maintenant s'acharne. Sur elles, aussi, inlassablement, l'aviation alliée fait usage de ses armes. Un millier de véhicules de tous modèles sont déjà, à l'Ouest d'Argentan, transformés en débris calcinés et malgré les nuages épais et bas qui auraient pu gêner l'aviation, les destructions continuent. Les chars et camions allemands, qui foncent par trois de front sur les trois itinéraires encore praticables, sont attaqués à la bombe, à la fusée, aux armes de bord par les chasseurs bombardiers « Thunderbolt » après immobilisations des têtes de colonne. Les 17 et 18 Août, deux à trois milliers de véhicules variés sont ainsi massacrés. Enfin, le 20 Août au matin, entre Trun et Chambois, la liaison est réalisée entre le premier échelon d'une brigade blindée polonaise combattant dans les rangs de la II^e Armée britannique et les éléments avancés du XV^e Corps américain. Deux jours plus tard, tous les éléments ennemis encerclés à l'Ouest de Falaise cessent le combat.

Ceux qui ont réussi à s'échapper de la nasse, ne sont pas sauvés pour autant. Les Armées anglo-canadienne et américaine foncent maintenant vers l'Est et les devancent sur la Basse-Seine. Un seul pont reste aux

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Allemands, au Nord-Ouest d'Elbeuf et la 2^e Division blindée française est déjà dans Paris que vers l'Ouest, au delà de Mantes, une foule compacte s'évertue à traverser la Seine en barque, en bac, ou à la nage. Des milliers de soldats ennemis sont ainsi acculés au grand méandre de la Seine.



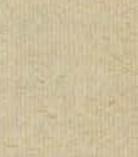
Et, au delà de la Seine, la progression continue dans une zone pratiquement vide d'Allemands en état de se battre. La rapidité de l'avance est telle que le Haut-Commandement allié juge inutile de déclencher

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

l'opération aéroportée qui devait préparer le forcement de la ligne de la Seine, et qu'il doit ravitailler par avion les Unités de premier échelon de la III^e Armée américaine.

Enfin, pendant qu'au delà de la Seine, les Armées alliées marchent vers la Meuse, la Wermacht est menacée d'un autre désastre, d'un encerclement de plus grande amplitude.

Le 15 Août, des forces franco-américaines ont débarqué, en effet, sur le littoral de Provence. Rapidement, l'Armée française du Général de Lattre de Tassigny et la VII^e Armée américaine du Général Patch ont fait irruption dans la vallée du Rhône et dans la vallée de la Durance. D'emblée dans cette région où les Forces de l'Intérieur sont particulièrement actives, leur progression prend les allures d'une poursuite. Le 10 Septembre, l'Armée française s'empare du Creusot ; le 12 Septembre, elle entre dans Dijon, bousculant le verrou que les Allemands mettent en place pour couvrir le repli des éléments se trouvant encore au Sud de la Loire. Le 14, enfin, vers Châtillon-sur-Seine, les blindés de la Division Leclerc, appartenant à l'Armée Patton, font leur jonction avec des éléments de la 1^{re} Division blindée française venant du Sud, réalisant ainsi l'interception des derniers itinéraires par lesquels les forces allemandes du Sud-Ouest pouvaient tenter de s'échapper. A la même date, les avant-gardes britanniques ont dépassé Anvers, les Américains arrivent devant Aix-la-Chapelle et devant Trèves...



L'ampleur de la Victoire de Normandie

L'armée allemande est donc bien vaincue. Depuis le 6 Juin 1944, elle a perdu à l'Ouest, près de 400.000 hommes dont 100.000 ont été faits prisonniers dans la poche de Falaise. La VII^e Armée allemande a été anéantie et, avec elle, une fraction importante de la V^e Armée blindée et de la XV^e Armée venues tardivement à la rescoufse. Hitler et son Etat-Major paient ainsi l'erreur qu'ils ont commise de vouloir régler sur le rivage même le sort de l'armée d'invasion. La bataille de Normandie aurait probablement tourné tout autrement, si les Allemands, négligeant la bataille des côtes pour n'y maintenir qu'un réseau de surveillance, avaient conservé autour de Paris les réserves inconsidérément usées dans la bataille de Caen et dans la dernière tentative en direction d'Avranches, il est impossible de ne pas être frappé par la justesse du jugement exprimé le 20 Septembre 1944, par M. Churchill dans son discours à la Chambre des Communes :

« J'ai toujours détesté toute comparaison entre Hitler et Napoléon ; c'est, il me semble, insulter ce dernier. Mais il y a un point où je dois marquer un parallélisme. Ces deux hommes étaient, par leur tempérament, incapables de lâcher la moindre parcelle d'un territoire où le plus haut niveau de leurs fortunes folles les avaient conduits ».

Et, pour ne pas avoir manœuvré en retraite, l'Armée allemande doit battre en retraite sans pouvoir même faire marquer un temps d'arrêt à ses adversaires sur les traditionnelles lignes de la Seine, de l'Escaut et de la Meuse.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

Au contraire, le Grand Etat-Major allié et le Général Eisenhower ont appliqué des conceptions stratégiques correspondant aux considérables moyens placés à leur disposition. Conscients de la gravité de la partie engagée, ils ont su également attendre que le rapport des forces en présence leur permit d'engager les opérations décisives avec une quasi-certitude de succès. Ainsi se justifient les sacrifices consentis pour conserver la liberté des communications maritimes et pour conquérir une absolue suprématie dans le domaine aérien. Et, après la longue préparation qui a conduit au débarquement du 6 Juin et à la percée du 25 Juillet aux abords de Saint-Lô, les opérations soudainement déclenchées n'en apparaissent que plus impressionnantes. La maîtrise dont vient de faire preuve le Haut-Commandement allié pèsera désormais d'un grand poids dans la balance des forces morales. Et, en cela, la victoire de Normandie est grosse de conséquences.

Pourtant, le soldat allemand a fait honneur à sa réputation de courage ; il s'est battu. Mais devant l'ampleur du désastre, il commence à douter de l'issue finale de la lutte dans laquelle l'Allemagne est engagée. Le « Mur de l'Atlantique » n'a pratiquement pas été défendu ; les bases de lancement des V 1 sont aux mains des troupes britanniques ; l'aviation allemande est absente du ciel. Aussi, maintenant, les exagérations de la propagande se retournent-elles contre elle. Et, au moment où les forces alliées arrivent au voisinage d'Aix-la-Chapelle et de Trèves, un vent de panique souffle sur le « Grand Reich » (x).

Certes, la victoire alliée est chèrement payée. Par de trop nombreuses vies humaines d'abord, et par les traces profondes que la guerre a laissées dans une des plus riches provinces de France : des villes et des villages ont été rasés ; d'inestimables trésors artistiques ont été anéantis. Mais la destruction de Caen, d'Argentan, de Falaise, est, en quelque sorte, la rançon de la libération du territoire national.

A cette victoire de Normandie, comme l'avait prédit le Général de Gaulle, la France est présente. Présente, elle l'est par ceux qui, officiellement, ont pris part aux combats avec le Commando du Capitaine Kieffer,

(x) L'attentat contre Hitler a été commis le 20 juillet.

« LA BATAILLE DE NORMANDIE »

avec la division blindée du Général Leclerc ou avec les troupes britanniques dans les rangs desquelles ils servaient. Mais elle est présente aussi avec tous ceux qui, d'une façon ou d'une autre, ont contribué à la préparation de cette gigantesque opération : agents de renseignements ou de transmission, guides bénévoles des patrouilles alliées, soldats de l'Armée de l'Intérieur. Aussi est-il juste d'avoir le même sentiment de gratitude envers tous ceux qui, Français ou Alliés, ont donné leur vie pour une commune cause.

Mais il est bien difficile, pour le Français qui se penche sur les tombes du Cimetière canadien de Cintheaux (x) et qui trouve, sur elles, des noms qui sentent le terroir, de n'avoir pas une pensée particulière pour ceux qui, lointains descendants de Normands émigrés, sont venus mourir sur la terre dont les ancêtres sont partis.

AUVOURS - FEVRIER 1948.

(x) Communes de Cintheaux et Saint-Aignan sur la route Caen-Falaise.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 OCTOBRE 1961
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE
JEAN MARTIN & C°
4, RUE DU GREFFIER, 4
LE MANS (SARTHE)



Residencia
de Indios



Residencia
de Iudiantes



Residencia
de Iudiantes



Residencia
de Iudiantes



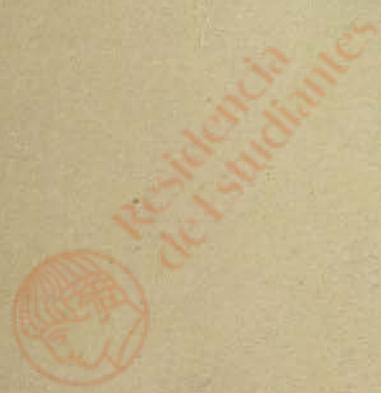
Residencia
de Iudiantes



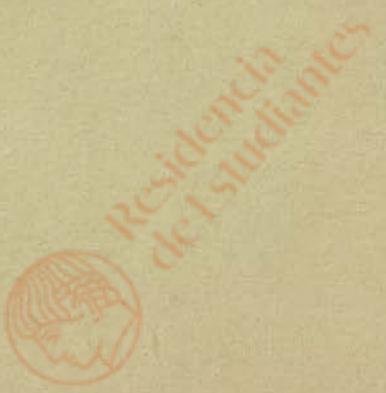
Residencia
de Iudiantes



Residencia
de Iudiantes



Residencia
de Iudiantes



Residencia
de Iudiantes



Residencia
de Iudiantes